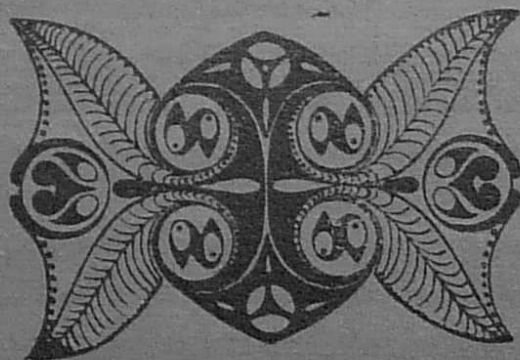


PR. DOUGLAS HYDE
(AN CRAOIBHÍN)

LA SEMAINE DU CONTEUR VÉRIDIQUE

Sept contes populaires irlandais

Traduits par H. HUERRE (SERVAN MALO)



RENNES

J. PLIHON, libraire, 5, rue Motte Fablet

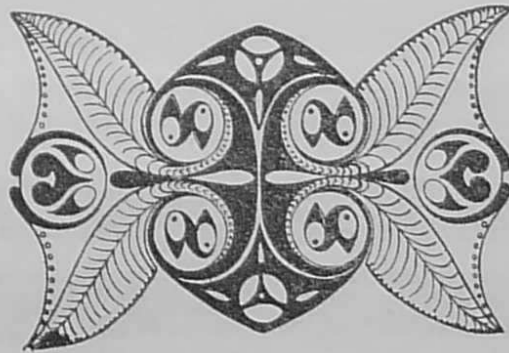
—
1937

PR. DOUGLAS HYDE
(AN CRAOIBHÍN)

LA SEMAINE DU CONTEUR VÉRIDIQUE

Sept contes populaires irlandais

Traduits par H. HUERRE (SERVAN MALO)



RENNES

J. PLIHON, libraire, 5, rue Motte Fablet

—
1937

LA SEMAINE DU CONTEUR VÉRIDIQUE

(SGÉULUIDHE FÍOR NA SEACHTMHAINÉ) ⁽¹⁾

Sept contes populaires irlandais

traduits par H. HUERRE

AVANT-PROPOS

Les *Annales de Bretagne*, tome VIII à XVII, ont déjà publié des *Contes irlandais* recueillis par M. Douglas Hyde, traduits par G. Dottin ⁽²⁾.

L'édition originale des contes qui vont suivre remonte à 1909.

Le professeur Douglas Hyde a recueilli ces contes, en 1896, de la bouche de Proinsias O'Conchubhair ⁽³⁾ qui vivait, alors, à l'asile des pauvres d'Athlone.

Proinsias dit qu'il les tenait d'un nommé Abhaistin O'Cathasaigh ⁽⁴⁾ venu de Carraigin Ruadh ⁽⁵⁾ dans le comté de Sligo. C'est donc à O'Cathasaigh que remontent ces histoires.

Pour des raisons de convenance, Douglas Hyde a supprimé l'histoire de la 7^e nuit, telle qu'elle lui avait été racontée. Il a reculé, d'une nuit, les histoires de la 2^e à la 6^e nuit, devenues celles de la 3^e à la 7^e, insérant pour la 2^e nuit, l'histoire de Goban.

(1) Oifig dhiólta foillseachán rialtais, baile Atha Cliath (Office gouvernemental de publicité, Dublin) 1935.

(2) V. aussi un article de G. Dottin dans le t. XVII, p. 482 : *Les Contes irlandais*.

(3) Anglicisé en « France O'Connor ».

(4) Anglicisé en « Augustine Casey ».

(5) Corrigeen Roe.

Celle-ci n'est donc ni de Conchubhair ni de Cathasaigh. Cette histoire de Goban est populaire dans toute l'Irlande.

Telle qu'elle figure ici, elle a été recueillie, pour une part, par Douglas Hyde, près de Muine-Mheadha ⁽¹⁾ dans le comté de Galway, d'un certain Mártain Ruadh O'Giollarnáth ⁽²⁾ et, pour une autre part, d'un maçon, de nom inconnu, du même pays.

Un ami de Douglas Hyde, C. M. Hodgson en a écrit, aussi, une partie, d'après le récit que lui a fait Séamas Mac Donnchadha ⁽³⁾ près de Uachtar Ard ⁽⁴⁾, en Connemara.

Douglas Hyde, par ailleurs, n'a fait qu'arranger, de-ci, de-là, quelques expressions ⁽⁵⁾, donner un titre au livre et ajouter, au commencement de la première histoire, la condition que les histoires racontées devaient être vraies.

En fait, le conteur n'avait pas énoncé cette condition; sans doute par oubli, puisque, à la fin, l'authenticité de chaque histoire se manifeste.

Cette suite de récits forme la seule histoire « à tiroirs » ou « chaîne d'histoires » que Douglas Hyde ait recueillie en Irlande.

NOTA. — Les chiffres gras, dans ce qui suit, indiquent le début des pages de l'édition 1935 du *Sgeúluidhe Fíor na Seachtmháine*. Certains numéros manquent. Ils correspondent à des pages où ne figurent que des illustrations.

LA SEMAINE DU CONTEUR VÉRIDIQUE

[1] Autrefois, il y a bien longtemps, vivait, tout près de la ville de Gallway, une noble dame.

Le plus âgé de tous ses voisins l'avait toujours connue.

On racontait d'elle que ses traits n'avaient pas changé, au cours des années, et qu'elle paraissait toujours aussi jeune qu'autrefois, il y avait de cela trois fois vingt ans.

(1) Monivea, sur les cartes géographiques.

(2) Anglicisé en « Red Martin Forder ».

(3) Anglicisé en « James Mac Donagh ».

(4) Anglicisé en « Oughterard ».

(5) Avant-propos de l'édition originale (1909).

Les hommes faits se rappelaient l'avoir déjà vue alors qu'ils étaient petits garçons. L'âge avait, peu à peu, rendu gris leurs cheveux, mais, elle, seule, restait jeune.

La noble dame était très riche. Mais personne ne savait rien de sa vie.

Et il y avait encore quelque chose d'extraordinaire : sur le mur extérieur de sa maison se trouvait une inscription en grands caractères : on y lisait : « Quiconque passe par ce » chemin, en quête de manger, de boire, et de coucher pour » la nuit, est invité ici et sera le bienvenu aussi longtemps » qu'il pourra, chaque soir, raconter une belle histoire : » Mais il faut que celle-ci soit vraie ».

Et voici que dans ce temps-là, vivait dans le pays un jeune homme appelé Diarmuid Mac an Ulltaigh. [2] Il était de Uachtar Ard et passait pour l'un des meilleurs conteurs de l'Irlande de l'Ouest. Il avait l'habitude d'aller, chaque soir, de maison en maison, [3] aux veillées où, toujours, les vieillards racontent des histoires.

Il les écoutait et il suffisait qu'il eût entendu, une seule fois un conte, pour qu'il le conservât à jamais dans sa mémoire.

Diarmuid avait souvent entendu ce que l'on disait à propos de cette dame qui vivait près de la ville de Gallway. Il avait grande envie de lui rendre visite. Mais il lui coûtait de paraître devant elle sans avoir à raconter une petite histoire neuve comme un sou neuf.

Il se disait, en effet, qu'il était bien possible que la noble dame connût déjà les histoires qu'il avait lui-même, assez souvent, entendu raconter par d'autres.

Une fois, Diarmuid revenait chez lui après avoir joué aux cartes jusque tard dans la nuit. Il vint à passer près d'un vieux cimetière qui bordait le chemin.

Tout à coup, il entendit une voix qui s'élevait de l'intérieur du cimetière et disait : « Cure-moi la dent, elle ne l'a pas été depuis sept ans ».

Comme Diarmuid était plein de courage, en raison de la joyeuse façon dont il avait passé la nuit, il sauta dans le

cimetière, d'un bond, par dessus le mur. Et quand il en sortit, il possédait largement la matière d'une histoire, et d'une histoire comme il n'en avait jamais entendu, auparavant.

Le lendemain matin, il se dit qu'il pouvait désormais aller se présenter chez la noble dame avec une histoire convenable. Aussi prit-il le chemin de Gallway.

Une fois arrivé à cette ville, il n'était plus loin de la maison de la dame et s'y présenta, à la tombée de la nuit. Il était un peu inquiet. Pourtant, il frappa à la porte. [4] Le portier vint et lui demanda ce qu'il désirait. Diarmuid lui dit :

— « Je suis en quête de manger, de boire et de coucher pour la nuit. »

— « As-tu une histoire prête pour ce soir ? » reprit le portier.

— « Oui, j'en ai une » répondit-il.

Alors le portier le conduisit dans une grande salle et lui dit de s'asseoir. Puis il le laissa manger et boire seul, après lui avoir servi un bon souper.

Au bout de quelque temps, le portier revint et l'invita à l'accompagner devant sa maîtresse.

Diarmuid le suivit. Ils arrivèrent dans une autre chambre. Une quantité de chandelles et de flambeaux y faisaient une clarté aussi vive que celle du jour. Diarmuid regarda autour de lui. Et, à ce moment, la noble dame entra; c'était une femme élancée, grande, belle, ni jeune, ni vieille. Elle semblait avoir environ trente ans. Sa chevelure était dorée et elle portait un léger manteau de soie.

Diarmuid Mac an Ulltaigh la remercia du bon repas qu'on lui avait servi, et dit qu'il avait préparé une histoire. « Si tant est que votre Grâce, dit-il, désire l'écouter ». Elle répondit que oui, qu'elle le désirait et se plaça, à demi étendue, sur une sorte de lit de repos.

Diarmuid s'assit dans un grand fauteuil de chêne et commença ainsi son histoire.



[5] Conte de la première soirée.

C'est à Uachtar Árd, noble dame, que je suis né, et que j'ai été élevé. Un soir, je quittai la maison de mon père et de ma mère et je me rendis à la ville. En route, je rencontrai des amis. Je m'amusai avec eux et je jouai aux cartes jusqu'à ce que je fusse devenu très gai. La nuit était déjà très avancée lorsque je repris le chemin de la maison.

Il y avait un raccourci qui passait près du vieux cimetière. Jamais je n'aurais pris ce chemin si je n'avais pas tellement bu. Mais le whisky⁽¹⁾ m'emplissait de courage, et c'est par là que je m'acheminai vers ma maison sans la moindre appréhension. Lorsque je fus arrivé près du vieux cimetière, j'entendis une voix sortant de l'ombre; cette voix disait :

« Cure-moi la dent. Voici sept ans qu'elle n'a pas été curée ».

J'eus pitié de celui qui parlait, car c'est désagréable d'avoir une écharde dans la dent, et, comme le whisky me montait à la tête, je ne savais pas qui pouvait parler ainsi, et je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais. Aussi enfonçai-je ma main dans ma poche et en retirai-je un clou de fer à cheval que j'avais sur moi pour débourrer ma pipe.

Et je dis :

— « Viens par ici, qui que tu sois, et je te curerai la dent. »

[6] — « Je ne peux pas venir vers toi, dit la voix, mais viens vers moi et procure-moi un peu de soulagement. N'aie pas peur. »

— « J'arrive, sur mon salut. » répondis-je; et, plaçant ma main sur le mur, je sautai dans le cimetière.

Que vis-je ! sinon un homme de grande taille, en manteau rouge, debout au pied d'un grand arbre !

— « Approche davantage, dit-il; mets ton doigt dans ma bouche, attrape l'écharde qu'il y a sous ma grosse dent et tire-la, si tu peux. »

(1) Póitin : alcool fabriqué en fraude.

Une grande terreur me saisit, et je commençai à suer d'épouvante. A ce moment, j'aurais tout donné pour me trouver hors du cimetière, sur le chemin. Mais je n'avais aucun moyen pour me sauver. Aussi, je m'approchai davantage. Il ouvrit la bouche si grande que je crus qu'il allait m'avaler tout cru⁽¹⁾. Chacune de ses canines était bien longue d'un demi pied et aussi aiguë qu'une alène de cordonnier. J'aurais préféré mettre ma main dans la gueule d'un fauve que dans cette bouche terrible.

La noble dame leva la main.

— « Ton histoire est belle, dit-elle. Ce n'est pas une histoire comme on en entend tous les jours. Ne va pas plus loin avant que mes amis soient là. »

Là-dessus, elle porta à sa bouche un petit sifflet et siffla.

[8] Après quelques minutes une porte s'ouvrit dans le mur, porte que Diarmuid n'avait pas remarquée jusque-là. Douze hommes entrèrent, et, auprès de chaque homme il y avait une jeune femme. Tous étaient vêtus somptueusement. Ils avaient des habits d'or. Une épée pendait au côté de chaque homme, et chaque femme avait dans la main un poignard noir.

Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils s'assirent sur les chaises et regardèrent Diarmuid Mac an Ultaigh.

— « Recommence ton histoire, dit la noble dame. Peut-être le commencement vaut-il mieux que la fin. Recommence-la que mes amis l'entendent aussi. »

Diarmuid reprit à nouveau son récit, jusqu'au passage où la dame l'avait interrompu. Puis il continua ainsi :

« Je rassemblai tout mon courage, j'engageai ma main droite dans sa bouche et, vite, je saisis l'écharde qu'il y avait sous sa grosse dent. Mais, à peine l'eus-je fût, qu'il poussa un cri, comme, à ce que je crois, on n'en a pas entendu depuis la création du monde.

Tous les morts du vieux cimetière se levèrent à ce cri.

Moi-même je reculai devant le géant et regardai autour de moi. Ce que je vis, personne ne l'a vu jusqu'aujourd'hui.

[9] Tout le cimetière était éclairé d'une clarté rayonnante, comme s'il eût été midi. Je vis au-dessus de moi la lune et le soleil.

Je vis des centaines de morts vêtus de linceuls blancs.

Je crus que la fin du monde était arrivée, et que les morts se levaient pour le Jugement dernier. Mais il n'en était rien. Ils se mirent tous à rire et ils battaient des mains.

Alors « Cure-moi-la-dent » porta la main à sa bouche et siffla.

En un tournemain, tous les morts avaient, de nouveau, disparu sous la terre. Le soleil et la lune disparurent aussi et je me trouvai de nouveau seul, en face de « Cure-moi-la-dent ». « Tu as bien fait ton affaire, dit-il, j'avais une écharde sous la dent depuis sept ans et je ne pouvais, avant ta venue, trouver personne pour m'en débarrasser. Tu mérites une récompense. Mais tu ne l'obtiendras pas en ce monde. Pourtant, je te promets que tu seras récompensé après la mort. Tu as vu les légions de morts. Viens avec moi et je te montrerai le séjour des méchants. »

Je n'avais absolument aucune envie de visiter cet endroit et j'étais fort peu séduit par la perspective d'accompagner un tel guide. Mais, avant que j'aie pu rien dire, il frappa trois fois la terre du pied : la terre s'ouvrit sous nos pieds [10] et nous voilà qui descendons. Nous cheminâmes ainsi un certain temps et nous arrivâmes à la rive d'un grand lac. Mais, au lieu d'eau, il était rempli de flammes de feu. Je vis des milliers et encore des milliers d'hommes attachés par des chaînes au milieu de la mer de flammes. Ils criaient, tant leurs souffrances étaient grandes. Ils me firent pitié mais je n'osais pas dire un mot.

Il me conduisit alors à la rive d'un autre lac et me dit : « Voici le purgatoire ».

Je regardai dans les profondeurs à mes pieds, et je vis une grande troupe d'hommes rivés à leurs lits. Et dans

(1) Littéralement « corps et âme ».

chaque lit il y avait un feu rouge : les hommes hurlaient, tant leurs souffrances étaient vives.

Alors, il me conduisit à une grande plaine et il m'y montra une autre troupe d'hommes. Ils avaient des ailes qui étaient brisées, et tous, entassés et emmêlés, gémissaient lamentablement. « Ceux-ci, dit-il, sont les anges qui ont été expulsés du ciel parce qu'ils s'étaient révoltés contre le Bon Dieu ».

Il me conduisit à l'orée du chemin. Il était tortueux et étroit. « C'est, me dit-il, le chemin qui conduit au ciel. Mais nul ne peut y poser le pied avant sa mort. Un ange le garde, un glaive de feu à la main.

« Maintenant, dit-il, j'ai un conseil à te donner : évite, à l'avenir, le jeu, la boisson et les mauvaises compagnies, sans quoi l'Enfer t'attend. Maintenant il est temps que tu retournes chez toi. [11] Je ne peux te parler davantage. Je ne le peux d'ici sept ans. Reviens, de nuit, dans sept ans, au vieux cimetière. Apporte ton clou de fer à cheval. Je reviendrai te trouver.

Alors un nuage tomba sur mes yeux. Je m'enfonçai dans le sommeil. Lorsque je me réveillai, je me trouvais près du vieux mur du cimetière. L'aube naissait. L'alouette s'élevait en trilliant dans le ciel. Le soleil se levait quand j'arrivai chez mon père. Il était très en colère, me gronda et m'attrapa vivement. Il me dit de décamper et de ne plus jamais remettre les pieds chez lui, jamais, de toute ma vie. J'étais fatigué, éreinté, malade.

Dès que mon père fut parti, j'allai en cachette me coucher et je ne me réveillai que le lendemain.

J'avais peur de mon père.

Dès que je fus levé, je quittai la maison, et me mis en route pour venir chez vous.

Voici mon histoire. Mais si j'ai l'honneur de me trouver demain soir en votre compagnie, je vous en raconterai une autre...



L'un des hommes prit la parole :

— « Nous l'attendrons tous demain soir. »

[12] Là-dessus, ils se levèrent. La grande porte dans le mur de côté s'ouvrit et tous sortirent, comme ils étaient venus, une jeune femme près de chaque homme.

Dès qu'ils furent partis, la châtelaine plaça devant Diarmuid une table bien servie. Il y avait de la viande de bœuf et du mouton, du pain, du beurre, et une cruche de vin. Diarmuid mangea mais ne but pas une goutte de vin. Alors le portier vint et le conduisit dans une autre chambre. Un bon lit s'y trouvait. Il se coucha, et s'endormit jusqu'au lendemain. Lorsqu'il s'éveilla, le portier lui apporta à manger. Il ne vit pas la dame, ni personne de sa compagnie, bien que, toute la journée, il eut flâné autour de la maison et dans les environs.

Lorsqu'il fit nuit, on l'appela et on mit la table. On lui servit toutes sortes de mets et de boissons, et tout était encore meilleur que la fois précédente.

Il mangea et but tout son saoul.

Alors on le conduisit dans l'appartement de la noble dame qui lui dit : « Es-tu prêt à raconter ton histoire ? » Il dit que oui ; elle porta à sa bouche une petite baguette et siffla. Le mur de côté s'ouvrit et les mêmes hommes entrèrent tous les douze, vêtus comme la veille. Chaque homme avait sa femme près de lui.

[13] Après qu'ils se furent assis, la châtelaine dit à Diarmuid : « Allons, commence ton histoire ».

Mais au moment où Diarmuid allait ouvrir la bouche pour parler, l'une des femmes prit la parole.

Diarmuid ne comprit pas un mot de ce qu'elle dit, mais la noble dame dit aussitôt : « Corrigez vos femmes, sans quoi, elles n'écouteront pas tranquillement ».

Alors chaque homme frappa sa femme avec une baguette magique, la changea en un lévrier blanc et lui dit : « Couche ».

Les lévriers se couchèrent aux pieds des hommes, et Diarmuid commença son histoire :



[14] Histoire de la seconde nuit.

Goban, le charpentier, était originaire du même endroit que mes ancêtres et l'histoire de Goban fut racontée de grand-père en père et de père en fils jusqu'à ce que je l'ai recueillie en dernier lieu.

De tout ce que je vais vous raconter, il n'y a pas un mot qui ne soit vrai.

Lorsque Goban était jeune, il n'y avait pas un charpentier aussi malheureux que lui.

Un jour, il revenait chez lui après avoir cherché du travail. Il n'en avait pas trouvé. Il était accablé de fatigue et de découragement.

Tandis qu'il était sur le chemin de retour, il s'endormit.

Tous les outils qu'il possédait étaient dans un sac qu'il avait placé près de lui avant de s'endormir. Les Elfes vinrent, pendant son sommeil, aiguïsèrent tous ses outils et les replacèrent dans son sac.

Lorsque Goban se fut éveillé, il revint chez lui. Sa femme lui demanda s'il avait trouvé du travail. Goban lui répondit que non.

— « Tu n'y peux rien, dit-elle ».

Après trois ou quatre jours, il repartit et arriva à un endroit où l'on bâtissait une grande maison.

Il demanda au chef de chantier de lui donner du travail. Le chef de chantier et la troupe des compagnons parlaient justement [16] déjeuner quand Goban arriva. Il leur dit : « Que dois-je construire jusqu'à ce que vous reveniez ? »

— « Fais-moi donc un chat à deux queues », dit le chef de chantier qui se trouvait au milieu des ouvriers et voulait se moquer de lui. Et il s'en alla manger.

Lorsqu'il revint, Goban avait sculpté un chat de pierre avec deux queues, et jamais on n'avait vu de chat plus beau que celui-là. Le chef de chantier fut dans l'admiration quand il le vit.

— « J'ai un autre petit travail que plusieurs d'entre nous trouvent assez difficile. Si le cœur t'en dit, essaye-le ». Un clou était piqué dans une poutre, tout en haut du pignon de la maison. Il donna le marteau à Goban et lui dit qu'il fallait enfoncer le clou dans le bois.

Goban prit le marteau, le lança, atteignit le clou, en plein sur la tête, de telle façon qu'il pénétra tout entier dans le bois.

Et aucun autre d'entre eux n'était capable d'en faire autant.

Quand le chef de chantier vit cela il dit à Goban qu'il était un fameux luron et il lui donna du travail. Goban continua à travailler et il n'y avait pas un homme qui fit son ouvrage à moitié aussi bien que lui, et il était si habile qu'il finit par devenir maître à son tour.

Alors il n'y eut ni construction de maison, ni travail de charpente [17] qu'il ne pût mener à bien. Il passait pour être le maçon le plus habile qu'il y eût au monde.

Depuis lors, quel que fut l'endroit où l'on entreprit de bâtir un château ou une grande maison, on envoyait chercher Goban pour qu'il conduisit les travaux. Tout lui réussit : il parvint à l'aisance et acquit du bien.

Il devenait vieux et avait déjà perdu sa femme. Il n'avait qu'un fils, mais celui-ci n'était pas plus habile que beaucoup d'autres dans l'art de bâtir.

On croyait que c'était réellement le fils de Goban, mais il n'en était rien. Goban avait longtemps regretté de n'avoir pas de fils. Il avait été longtemps marié avant que sa femme ne lui donnât un enfant. Quand, enfin, elle en eut un, ce ne fut pas un fils, mais une fille. Au moment où celle-ci vint au monde, Goban n'était pas à la maison; alors la vieille femme qui avait assisté l'accouchée avait raconté à celle-ci que, le même jour, une autre femme du voisinage avait eu un fils. Elle allait donc enlever cet enfant à sa mère, le mettre dans le berceau de la petite fille et donner à la femme la fille de Goban. C'est ce qu'elle fit. Quand Goban revint, il trouva un fils et en eut une joie extrême.

Mais lorsque l'enfant grandit, il ne ressemblait pas un brin à Goban et celui-ci soupçonnait que ce n'était pas son fils.

[18] Il entendit raconter, à la fin, qu'en réalité, il avait eu une fille, et qu'on avait glissé ce garçon à sa place. Il aurait volontiers découvert cette fille et l'aurait mariée à son garçon, mais il ne savait pas où elle était.

Il se dit à lui-même qu'il n'y avait, pourtant, dans tout le pays, aucune jeune fille qui pût se permettre d'être aussi intelligente que sa propre fille. « Car elle doit forcément avoir hérité de son père la finesse. Si je trouve la fille la plus intelligente de tout le pays, il est clair que c'est la mienne, et si, par dessus le marché, elle me ressemble, je suis sûr de mon fait ».

Jamais Goban n'avait dit à personne comment il avait appris à construire.

Il dit à son fils qu'il était temps de se marier. « Cela m'est égal, » lui répondit le fils.

Alors Goban sortit, tua un mouton, le dépouilla, laissant la peau garnie de laine. Et il la donna à son fils en lui disant d'aller la vendre : « Tu ne peux épouser, dit-il, aucune autre femme que celle qui te donnera la peau de la brebis et ce qu'elle vaut. Tu n'as donc qu'à demander à toutes les femmes qu'elles te donnent « la peau de la brebis et ce qu'elle vaut ».

Le lendemain, le fils s'en alla avec la peau de brebis. Il parcourut le marché de long en large, demandant qui voulait lui donner « la peau et ce qu'elle valait ». Il n'y eut personne qui ne se moquât de lui.

[19] Il revint à la maison avec la peau de brebis et dit à son père qu'il n'avait trouvé absolument personne qui voulait lui donner quelque chose en échange.

« Il faut que tu retournes demain », dit le père. Il repartit le lendemain et tint le même langage.

Une jeune fille vint à la fontaine pour puiser de l'eau. Elle le vit le second jour. Elle s'avança vers lui et lui dit

qu'elle lui donnerait « la peau et ce qu'elle valait ». Elle prit la peau, en coupa la laine, et rendit au fils de Goban « la peau et ce qu'elle valait » (1).

Le fils rentra et raconta à Goban qu'il avait rencontré une jeune fille qui lui avait donné « la peau et la valeur de celle-ci ».

— « La reconnaitrais-tu ? » dit Goban.

— « Non, je ne la reconnaitrai pas, » dit-il.

Goban fit dire à toutes les jeunes filles du pays qu'il leur donnerait un banquet. Quand le repas du midi fut achevé, il alluma un feu de joie. Quand le feu rouge flamba, il fit placer en cercle autour du brasier les jeunes filles et leur demanda [20] si elles avaient jamais, auparavant, éprouvé une chaleur plus grande que celle-ci. Chacune dit que non, jusqu'à ce qu'on arrivât à une jeune fille qui dit :

— « Un seul souffle du vent du sud est plus chaud que tous les bûchers d'Irlande ».

Goban la regarda et vit qu'elle lui ressemblait. Sur le moment, il sut qu'il avait retrouvé sa fille. « Tu es celle qu'il me faut, dit-il, il faut que tu épouses mon fils ».

— « Si je dois épouser ton fils, dit-elle, voici à quelle condition : si jamais il y a mésentente entre nous, il faut que je puisse choisir dans la maison trois charges des objets qui me plairont, et que je puisse les emporter. »

— « Entendu, dit-il, je te le promets. »

Alors elle épousa son fils et, au bout de trois quarts d'année, elle eut un fils.

..

Goban l'aimait tendrement. Pourtant, à la fin, il y eut une brouille entre eux, et, comme elle voulait avoir raison, cela ne plut pas à Goban qui lui dit de quitter la maison.

— « Si tu me chasses de la maison, dit-elle, c'est aux conditions convenues. »

(1) C'est-à-dire, rien, car la peau tondue n'avait plus aucune valeur et elle garda la laine.

[21] — « C'est entendu, dit-il. »

Alors elle dit à son mari : « Monte sur la table et juche-toi sur mon dos », et elle l'emporta et le déposa au delà de la porte : ce fut sa première charge.

Puis elle rentra, prit son fils et le déposa, lui aussi, au dehors : ce fut sa deuxième charge.

Elle rentra une fois encore et prit autant d'argent qu'elle en put ramasser : ce furent ses trois charges.

Lorsque Goban vit qu'elle agissait ainsi, il lui dit qu'il fallait qu'elle revienne à la maison et il ne parla jamais plus de l'incident.

..

Un jour, on vint chercher Goban et son fils pour construire un beau palais pour je ne sais quel personnage considérable.

Mais cet homme avait l'intention de tuer Goban et son fils, dès qu'ils auraient achevé le palais, afin qu'aucun château semblable ne fut jamais construit dans l'univers. Goban promit de venir. Le lendemain, il quitta la maison. Ils suivaient le chemin conduisant à l'endroit où le palais devait être construit. Il y avait peu de temps qu'ils étaient en route quand Goban dit à son fils « qu'il fallait qu'il abrège le chemin ». Le fils commença à courir aussi vite qu'il le pouvait. Mais Goban lui dit : « Retourne à la maison », et tous deux revinrent. [22] Goban savait, en effet, dès lors, que sa femme ne lui avait pas donné de conseil.

Le lendemain, ils repartirent et Goban dit encore à son fils de raccourcir le chemin :

« Vraiment, je ne peux pas le raccourcir davantage, je vais aussi vite que je le puis. »

— « Retourne à la maison, dit Goban, » car il vit que cette fois encore, sa femme ne lui avait rien conseillé. Aussi revinrent-ils chez eux le deuxième jour.

— « Sainte Vierge, dit la femme du fils de Goban, qu'y-a-t-il donc que vous reveniez ? »

— « Je n'en sais rien, dit le fils, sinon que mon père a dit qu'il fallait que je raccourcisse le chemin. »

— « Eh bien, dit-elle, si demain, il te dit la même chose, commence à lui raconter une histoire. Je te donne encore un conseil, ne l'oublie pas : Où que tu te trouves quand tu auras quitté la maison, mets toujours les femmes de ton côté. » Tel fut le conseil qu'elle lui donna.

Le troisième jour, lorsqu'ils se mirent en route de nouveau, Goban dit encore à son fils qu'il fallait qu'il raccourcit le chemin.

Le fils commença à raconter une histoire et Goban sut, dès lors, que sa femme l'avait conseillé, et il fut content.

Alors ils allèrent à l'endroit où il y avait un palais à bâtir. Un noble vint à Goban et lui demanda s'il était prêt à construire le château. [23] Goban dit que oui.

— « Bâtis le moi donc, dit le noble, de façon qu'on ne puisse trouver son pareil. »

— « Entendu, » dit Goban.

Ils se mirent au travail tous deux, le père et le fils.

Le fils pensa au conseil que lui avait donné sa femme au moment du départ, et se mit en très bons termes avec les jeunes filles de la maison. Il promit à l'une d'entre elles de l'épouser dès que le château serait terminé.

La jeune fille vint un jour le trouver : « Ah ! dit-elle, vous et Goban devez être tués dès que le palais sera terminé, afin qu'il n'y en ait, ensuite, aucun au monde qui l'égalé. Car lorsque vous serez morts personne ne pourra construire un château qui soit plus beau que celui-ci. On vous surveillera donc afin que vous ne puissiez partir quand le château sera fini. »

Le fils raconta à Goban ce que la jeune fille lui avait dit.

Mais le jour où le palais allait être terminé, le châtelain vint trouver Goban et lui demanda si la construction était achevée.

Goban répondit qu'elle l'était à peu près, mais qu'il ne pouvait y mettre la dernière main avant d'avoir un outil

qu'il avait laissé chez lui. « Si je l'avais, dit-il, il n'y aurait aucun château au monde aussi achevé que celui-ci, [24] il faut que j'y envoie mon fils. »

— « N'en fais rien, dit le noble, je vais y envoyer mon propre fils. Mais il faut que tu lui dises le nom de l'outil. »

— « Soit, je lui dirai ce nom », dit Goban.

Le fils du noble vint alors le trouver et lui dit qu'il allait aller chercher l'outil.

— « C'est bien, dit Goban; la femme que tu trouveras à la maison te le donnera. Dis-lui que le nom de l'outil est :

« tour contre tour, courbe contre courbe (1) ».

Là-dessus, le fils du noble s'en alla, vint trouver la fille de Goban et lui dit ce qu'il fallait lui donner :

— « Ah, dit-elle, prends le toi-même, il est dans le grand coffre là-haut. »

Il monta et ouvrit le coffre.

— « Je ne le vois pas, dit-il. »

— « Il est tout au fond du coffre, dit-elle, cherche le bien. »

Il se pencha vers le fond du coffre; lorsqu'elle le vit qui s'inclinait ainsi, elle le prit par les pieds et le lança dans le coffre.

— « Attends un peu, dit-elle, que j'aie obtenu ce que je désire. » Elle verrouilla le coffre. Le fils du noble y resta toute la nuit, [25] jusqu'au lendemain. Il cria, du fond du coffre à la femme, qu'il fallait lui donner un morceau de papier afin qu'il écrive à son père [26] qu'il était retenu ici jusqu'à ce que Goban et son fils reviennent chez eux.

Lorsque le seigneur reçut la lettre, Goban et son fils furent assurés de leur retour.

Revenus, ils rendirent la liberté au jeune noble qui retourna chez son père.

(1) Ga, peut-être : tort pour tort, crochu pour crochu :
Cor t naghaidh an choir
Agus cam t naghaidh an chaírn.



Il n'y avait pas longtemps que Goban était revenu à la maison lorsqu'il tomba malade. Il garda la chambre et ne quittait pas le lit. Sa bru dit un jour à son mari qu'il fallait qu'il se rende dans la chambre de son père et lui demande comment il allait. Lorsqu'il entra le père lui demanda s'il avait quelque chose de neuf à lui dire. Son fils lui dit que « non », et, lorsqu'il sortit, sa femme lui demanda ce que le père avait dit :

— « Il ne m'a absolument rien dit, mais m'a demandé si j'avais quelque chose de neuf pour lui. »

— « S'il te demande la même chose demain, dit la femme, dis-lui que le château de « Baile an Clair » s'est écroulé cette nuit dernière. »

C'est ce qu'il fit.

— « Ah, dit Goban, il n'était pourtant pas possible qu'il s'écroulât, car j'ai placé pierre sur pierre à plat et pierre sur pierre de champ (1) entre deux pierres. »

Le fils raconta à la femme ce que le père lui avait dit.

Elle sut désormais comment il bâtissait des châteaux qui étaient si solides.

Elle voulut aussi l'amener à dire quel était [27] le meilleur bois de tous; aussi dit-elle à son mari le lendemain : « Quand tu iras voir ton père aujourd'hui, dis-lui que les nobles de la forêt le saluent. »

Le fils le lui dit.

— « Oh ! répondit Goban, je salue le houx desséché par le vent. »

Alors elle sut que c'était le meilleur bois de construction.

Goban mourut peu après, et l'endroit où on l'enterra est appelé la « colline enclose » et se trouve à un mille de Galloway.

Maintenant, nobles personnes, voici mon histoire finie. Mais si l'honorable compagnie me le permet, j'aurai une autre histoire à lui offrir demain soir.

(1) Cette traduction ou plutôt cette interprétation du texte est acceptée par D. Hyde qui ajoute : « Je ne sais pas trop bien moi-même ce que cela veut dire : personne ne le comprend. »

— « C'est une belle histoire », dit l'un des hommes, tandis qu'il levait sa baguette et en frappait légèrement le lévrier blanc qui se trouvait à ses pieds. En un instant, il l'eut transformé en une belle dame. Et chaque homme frappa son lévrier et les lévriers se dressèrent, métamorphosés en dames. La porte, dans le mur de côté, s'ouvrit et chaque homme, et chaque femme, s'inclina devant la maîtresse de maison. Ils sortirent lentement, majestueusement et chaque femme à côté de son mari, [28] comme ils étaient venus. Et derrière eux, la porte se referma d'elle-même.

Alors vint le portier qui servit à Diarmuid un bon diner. Quand celui-ci eut pris son repas, le portier le conduisit à son lit. Diarmuid s'endormit. Il passa la journée suivante comme la veille. Il ne vit aucune des personnes de qualité, ni la maîtresse de maison, ni personne, si ce n'est le portier. Il ne put ni engager une conversation avec lui, ni obtenir de lui des renseignements sur les lieux et sur les gens.

On l'appela quand vint la nuit et on le conduisit dans la belle grande salle où se trouvait la noble dame. Elle le salua et lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Diarmuid dit que oui. Elle porta à sa bouche un petit bâtonnet et siffla. A l'instant même, la porte s'ouvrit dans le mur de côté. Les douze hommes entrèrent avec les douze femmes, chacune à côté de son mari. Ils s'assirent comme la nuit précédente et la noble dame dit :

— « Commence ton histoire. »

Et Diarmuid commença en ces termes :

..

[29] Histoire de la troisième nuit.

Autrefois, il y a bien longtemps, il y avait un roi dans le nord de l'Irlande. Il épousa secrètement la fille de son porcher. Elle eut un fils. Il s'appela Dáithi. Le roi eut honte de reconnaître qu'il avait épousé une femme si pauvre, de si humble

condition; il dissimula son fils jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge d'homme. Il l'aurait caché plus longtemps, mais un jour, l'histoire se découvrit.

Près du château royal vivait, en effet, un « Chevalier au Glaive ». Une grande amitié s'était formée entre lui et Dáithi. Ils étaient fréquemment ensemble à la chasse, à la pêche. Le chevalier lui apprit à manier l'épée et lui donna de l'or et de l'argent, sans que personne du voisinage le sût. Maintenant, Dáithi possédait cheval, chien, faucon, comme le roi lui-même. Mais celui-ci n'en savait rien.

Un jour, le roi était tout seul dans son appartement. Il commença à penser à sa vie qui s'écoulait et il se dit à lui-même : « Je suis un vrai fou de n'avoir pas épousé [30] depuis longtemps une dame de qualité; si je l'avais fait, j'aurais maintenant un héritier légitime à qui je pourrais laisser mon royaume. Mais mieux vaut tard que jamais. Le roi de Munster a une fille qui est belle. Je suis sûr d'obtenir sa main. »

Dès le matin, il se leva, fit atteler son char et appeler une escorte de soldats et de gens d'armes. Sans s'arrêter, il alla, marchant vers le pays de Munster.

Il se rendit au château du roi et demanda la main de sa fille.

— « Il n'est absolument pas en mon pouvoir, dit le roi, de donner ma fille à un homme, si la chose est contre son gré. Mais si elle y consent, tu l'épouseras et je te considérerai comme le bienvenu. »

Il envoya chercher Mhéadhbh (1), c'était le nom de sa fille.

Dès qu'elle entra, le père lui dit :

— « Voici le noble roi du pays d'Ulster. Il est venu de loin pour te demander en mariage, ma fille. Te plaît-il de l'épouser ? ».

— « Je ne le prendrai pas, dit-elle, même si l'Irlande n'avait pas un autre homme que lui. Je préférerais épouser son fils. »

(1) Transcrit en « Mève » par d'Arbois de Jubainville et Dottin.

Le roi du Nord se mit fort en colère et dit qu'elle mentait, qu'il n'avait pas de fils.

— « Tu es toi-même un menteur, un menteur sans vergogne », dit-elle.

[31] — « Je te prouverai avec mon épée que je ne suis pas un menteur », dit-il.

— « Tu ne me prouveras rien du tout, dit-elle. Mais s'il y a une épée dans le pays de Munster, elle te montrera que tu as dit un mensonge, avant que tu reviennes près de la fille du porcher. »

— « Je ne suis pas un lâche. Je ne me bats pas avec des femmes. »

— « Je sais que tu es un lâche », dit-elle.

Et là-dessus, saisissant une épée qui pendait au mur, elle lui en porta un coup dans sa colère.

Il leva la main gauche pour se protéger : elle lui abattit la main.

— « Maintenant, dit-elle, retourne à ta porchère. J'ai obtenu réparation de toi. »

— « Plutôt être manchot, qu'être marié à une fichue (1) sorcière ! » s'écria le roi.

Lorsqu'il revint, sa suite lui demanda comment il avait perdu la main.

— « En combattant contre un lion, dit-il, et j'ai tué le lion. »

Quand il fut revenu chez lui, tout le peuple déplora qu'il eût perdu la main en combattant contre un lion. Mais, bien vite, la vérité se fit jour et la pitié se changea en plaisanterie. On fit alors des vers :

[32] « Y'avait jadis un homme (2)
Qui s'en alla chasser,
Allant chasser la femme,
La main se fit trancher. »

(1) Peut-être dirait-on en pays gallo « *faillie* ».

(2) Traduction libre : le texte exact est : Il y avait autrefois, il y a long temps, un homme qui perdit la main en poursuivant la femme.

Le roi entra en fureur quand il entendit ces rimes. Mais il ne laissa pas voir qu'il comprenait le sens de la plaisanterie.

... Un jour, le roi alla chasser avec les gentilshommes du pays. Lorsque le cerf eût débûché, ils le poursuivirent.

Tous les gentilshommes dépassèrent de loin le roi.

Car il n'était plus aussi bon cavalier que jadis, depuis qu'il avait perdu la main.

Il suivit la trace des chevaux jusqu'à la lisière d'une forêt. Là, il la perdit. Il était sur le point de faire demi-tour quand il vit venir à lui une belle dame. Elle chevauchait sur un palefroi blanc comme neige.

Il salua la noble dame qui le salua à son tour, et dit :

— « Ne va pas plus loin, ô roi ; le cerf est abattu. »

— « Qui l'a servi », dit le roi ?

— « Ton fils lui-même, dit-elle, le fils de la fille du porcher ; maintenant, écoute-moi ! Si tu tiens à la vie, ne dissimule pas plus longtemps ton fils. Je suis la fille du roi des Iles d'Or, je vis sous le Mont-aux-Dames, et s'il te plaît de m'épouser, je suis prête à l'accepter. Si tu viens trouver mon père, tu obtiendras certainement ma main. »

[33] Dès le premier moment, le roi ressentit de l'amour pour la belle jeune fille et il dit qu'il voulait l'accompagner et demander sa main à son père, mais qu'il ne savait pas où était le royaume de celui-ci.

— « Approche-toi de moi, dit-elle, saisis les rênes de mon cheval et je vais prendre les rênes de ton. »

Là-dessus, elle prononça certaines paroles que le roi ne comprit pas. Et, en un tournemain, il s'envola à travers les airs, à côté de la belle.

Arrivés au pied d'une montagne, ils mirent pied à terre.

Elle prononça de nouveau d'autres paroles que le roi ne comprit pas.

La montagne s'ouvrit : elle entra il la suivit.

Ils ne tardèrent pas à arriver à un beau jardin. Il s'y trouvait des arbres couverts de fleurs et de fruits de toutes sortes.

A l'autre bout du jardin, il y avait un château. Ils traversèrent le jardin et pénétrèrent dans le château.

La dame frappa à la porte d'un appartement. La porte s'ouvrit. Elle entra et le roi la suivit.

Devant eux se tenait un homme de grande taille à la barbe grise. C'était le roi des Iles d'Or.

— « Père, dit-elle, voici le roi du pays d'Ulster. Il est venu ici pour te demander ma main. »

— « Il ne l'aura pas, dit le père, car il n'est qu'un imbécile, lâche, sans honneur, et s'il ne retourne pas et ne fait pas une reine légitime de la fille du porcher [34], je le planterai, tout droit, la tête en bas, les talons en l'air, sur le sommet du Mont-aux-Dames, pour que les oiseaux du ciel viennent arracher, de ses os, jusqu'au dernier lambeau de chair. Va maintenant et ramène-le là où tu l'as rencontré. »

Ils reprirent le même chemin et sortirent de la montagne.

Devant eux se trouvaient leurs deux chevaux. Ils se mirent en selle. A la lisière de la forêt, ils se séparèrent à nouveau.

La dame lui fit ses adieux, lui adressa ses souhaits de bonheur et lui dit : « Sur ton âme, ô roi, fais ce que mon père t'a ordonné, sans quoi il exécutera les menaces qu'il t'a faites. »

— Et maintenant, noble dame, nobles et honorables assistants, tout ce qui arriva au roi n'était qu'une apparition ou un rêve. En réalité, voici comment les choses s'étaient passées : Le roi voulut prendre un raccourci à travers le bois. Il se heurta à un grand arbre et s'abîma de telle façon qu'il perdit les sens. Et c'est pendant qu'il gisait sur le sol qu'il eut cette vision. Lorsque les chasseurs revinrent, ils trouvèrent le roi assis à la lisière du bois. Ils lui demandèrent ce qui lui était arrivé et l'avait empêché de les suivre.

— « Je crois, dit-il, que mon cheval est aveugle. Il nous a jetés contre un gros arbre. J'ai subi un choc et je suis blessé. Qui a servi le cerf ? »

[35] — « Il a été servi par Dáithi, lui répondirent-ils ». C'était le nom du fils du roi.

On ramena le roi chez lui et on envoya chercher les médecins.

Ils lui dirent de se tenir calme et tranquille, de ne pas se surexciter, que, dans une semaine, il se sentirait mieux.

Le roi était convaincu d'avoir, accompagné de la belle dame, fait une visite aux Iles d'Or, mais il ne s'en ouvrit à personne. Lorsqu'il fut mieux, il envoya chercher la fille du porcher et lui dit qu'il regrettait de l'avoir toujours reniée, mais que, désormais, il voulait reconnaître, devant tout le monde, qu'elle était sa femme, et qu'ils allaient, maintenant, célébrer un mariage régulier.

Il fit inviter aux noces les nobles de la province et il en vint en foule. Lorsque tous furent réunis, le roi appela Dáithi et, lorsqu'il fut arrivé, dit à toute l'assemblée : « Voici mon fils, jusqu'à présent, je l'avais dissimulé ».

C'était alors l'usage, à tous les mariages, que les mendiants y vinssent ainsi que des gens qui se masquaient. Cette fois aussi, il y en eut une grande quantité. Parmi eux se trouvait un bouffon qui dit les vers suivants :

[36] « Voici bien la plus belle noce
Que l'on ait jamais vu chez nous,
Car le Roi qui n'a qu'une main
Du porcher épouse la fille. »

La fureur s'empara du roi. Il dit : « Empoignez le mendiant et amenez-le moi que je lui passe mon épée à travers le cœur ».

On se saisit du mendiant et, quand on eut arraché son déguisement, qui vit-on ?... Le « Chevalier au Glaive », l'ami du fils du roi.

Dáithi entra en colère et dit au chevalier :

— « Jamais je n'aurais cru que tu pusses nous faire un affront à ce sujet, à moi-même, à mon père et à ma mère. Mon père ne peut te demander raison. Mais moi, je le puis. Sois demain matin au pied de la montagne, et nous verrons qui vaut mieux de nous deux. »

— « Entendu », dit le chevalier, et il s'écria :

« Demain l'on se bat rudement :
On va lutter au pied du mont,
Le fils de la fille au porcher
Combat le Chevalier au Glaive. »

Là-dessus, le roi appela ses gens et leur recommanda de chasser tout le monde [37] du château. Il resta donc seul avec sa femme, son fils et ses serviteurs. On ferma les portes.

Le soir, le fils du roi était bien triste. Il était assis tout seul dans sa chambre et pensait au combat qu'il devait, le lendemain, livrer à son ami. Son père et sa mère entrèrent dans sa chambre, pensant qu'ils pourraient le retenir. Mais tout ce qu'ils dirent fut vain. Leur fils leur dit qu'il préférerait la mort au déshonneur.

Le lendemain, de grand matin, il s'habilla et se rendit au pied de la montagne. Le chevalier y était déjà. Ils se donnèrent cordialement la main.

— « Je n'aurais pas cru, dit le fils du roi, qu'il pût jamais y avoir combat entre toi et moi ! »

— « Moi non plus, mais tu m'as défié, moi qu'on appelle le « Chevalier au Glaive », et je serais indigne de porter ce nom si je ne me battais contre toi. »

Chacun tira son épée et ils s'attaquèrent. Quel beau jeu d'estoc et de taille ! Sous leurs coups, ce qui était dur devint mou, et ce qui était mou devint dur. Ils firent surgir les vallées et ils abaissèrent les hauteurs. Ils firent, sous leurs coups, jaillir l'eau claire du cœur des rochers, tant leur combat était furieux. Des étincelles fulgurantes jaillissaient de leurs épées, si bien que la campagne en était éclairée un mille à la ronde.

Au soir, quand le soleil se coucha [38], le fils du roi dit :

— « Il est temps de cesser. A demain. »

— « Bien, je t'attendrai demain au lever du soleil, dit le chevalier. »

Le lendemain, les deux héros étaient, au lever du soleil, au pied du coteau. Mais si violente qu'eût été la lutte de la veille, leur combat d'aujourd'hui fut sept fois plus furieux. Il n'y eut jamais, en Irlande, de telle bataille, si ce n'est le combat qui se livra, pour la possession du gué, entre Cúchulainn et Feardia. Lorsque le soleil se coucha le second soir, le chevalier porta un coup mortel au fils du roi, qui tomba.

Quelque temps après, la Reine, fille du porcher, se trouvait seule dans le jardin du château. Elle se désolait de la mort de son fils. Tout à coup, elle vit, debout, près d'elle, une vieille femme :

— « Tu te désolés, dit la vieille. Raconte-moi la cause de ton chagrin. »

— « J'avais un fils superbe, dit-elle, et le Chevalier au Glaive me l'a tué. »

— « Si tu pouvais te venger du chevalier, ton chagrin serait moins lourd », dit la vieille.

— « Le chagrin pèsera toujours sur moi, dit la Reine, mais ce qui rend amère ma douleur c'est que je ne peux obtenir réparation du Chevalier. »

— « Ne te désolés plus, dit la femme, j'obtiendrai [39] réparation de lui et pour toi et pour moi. J'avais une fille. Le Chevalier lui avait promis de l'épouser et il ne l'a pas fait. J'ai un pouvoir magique. Mais je n'avais pas pouvoir d'atteindre le Chevalier tant qu'il n'avait pas tué ton fils. Maintenant, j'ai pouvoir sur lui, et je le mettrai dans un état qui ne lui permettra plus jamais de tirer l'épée. Je le ferai avant que, demain, le soleil se lève. »

— « Si tu fais ce que tu dis, je te donnerai ce qui te plaira le mieux dans le château, et je te rendrai grâce pour toujours. »

Là-dessus, la vieille femme s'en alla. Lorsque le crépuscule commença, elle transforma ses traits et se rendit chez le Chevalier.

Le Chevalier aimait alors une jeune demoiselle noble et voulait l'épouser. La vieille femme lui raconta que son amie

l'attendait au bord du lac des Oiseaux et qu'elle l'avait envoyée le lui dire, qu'il fallait qu'il vint vite, car elle avait quelque chose à lui communiquer.

Le Chevalier s'y rendit. Mais, dès qu'il fut parvenu sur le bord du lac, la vieille femme lui donna un coup [41] de sa baguette magique, et le transforma en un tas de pierres.

Le lendemain, la reine se trouvait de nouveau dans le jardin. Elle vit la vieille femme debout près d'elle. Elle ne l'avait pas vu s'approcher et ne savait pas d'où elle était venue.

— « O reine, dit la vieille, j'ai fait ce que j'ai promis hier. Le Chevalier ne tirera plus jamais l'épée contre personne. Il est maintenant transformé en un tas de pierres, là-bas, au bord du lac des Oiseaux et cela sans remède, pour l'éternité. Il lui faut rester là-bas jusqu'à ce que vienne la femme qui l'aime et qu'elle l'appelle par son prénom et par son nom. Mais cela n'aura jamais lieu, car, comment irait-elle deviner qu'il attend, là-bas, sous la forme de pierres, au bord du lac aux Oiseaux ? »

— « Que puis-je faire pour toi, pour te remercier de ce que tu as fait pour moi ? »

— « Tu ne peux rien me donner, et je ne te demanderai rien. Désormais, j'ai tiré vengeance de ce qu'il a fait à ma fille. Je ne voulais rien d'autre. Maintenant, je m'en vais jouir du repos. »

Là-dessus, elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

Maintenant le Chevalier est au bord du lac, changé en pierres. Il y est depuis ce jour-là, et aujourd'hui, encore [42], il attend d'être racheté par celle qu'il aimait.

Et maintenant, honorable société, il n'y a personne en Irlande, en dehors de moi, qui sache cette histoire. Et pourtant, je ne l'ai pas recueillie près d'une, de deux ou de trois personnes, mais c'est partout que j'en ai trouvé les éléments, que j'ai rassemblés de telle façon que pas un mot ne s'y

trouve qui ne soit la pure vérité. Si vous me le permettez, j'aurai, demain soir, encore une histoire à votre disposition.

Les hommes se levèrent : Voici une bonne histoire, dirent-ils; les femmes se levèrent avec eux. La porte s'ouvrit dans le mur de côté et ils sortirent de la même façon qu'ils étaient entrés.

La porte se referma d'elle-même et Diarmuid resta avec la châtelaine.

Il s'était, ce soir-là, produit en elle une transformation telle que Diarmuid n'en avait jamais, auparavant, observé chez elle. Une rougeur de flamme allait et venait sur ses joues. Un grand trouble l'agitait. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais elle ne proféra aucun son. Cela se produisit trois fois de suite.

Diarmuid fut extrêmement intrigué, mais aussi très effrayé et la peur ne lui permit pas de prononcer une parole. A la fin, la noble dame s'en alla [43] sans avoir rien dit.

Le portier vint et mena Diarmuid vers un lit bien douillet. Il y dormit toute la nuit.

Diarmuid passa la journée du lendemain comme il avait passé les journées précédentes. Il ne vit personne jusqu'à ce qu'on l'appelât, à la tombée de la nuit. Il vint dans la grande chambre claire et la châtelaine lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Il dit que oui. Elle porta à sa bouche une petite flûte et souffla dedans. Immédiatement la grande porte s'ouvrit dans le mur de côté et la même compagnie que d'habitude entra.

Ils s'assirent, comme ils avaient fait les nuits précédentes et Diarmuid commença son histoire.

[44] Histoire de la quatrième nuit.

Il était, il y a très longtemps, une vieille femme qui vivait entre le grand et le petit mont Néifin. Pas un être humain ne logeait chez elle. Elle avait toujours vécu dans cette maison, aussi loin que s'étendaient les souvenirs des plus anciens habitants du village. Les gens disaient qu'elle était déjà là au temps de Diarmid et Grainne : et elle en avait tout l'air. Elle était grise, desséchée, courbée en deux jusqu'à terre. On n'approchait jamais de sa maison : on en avait peur. On disait qu'elle avait tout d'une vieille sorcière. Depuis déjà deux fois vingt ans on n'avait vu personne entrer chez elle ou en sortir. Quant à elle, on pouvait la voir, tous les jours de l'année, devant la porte de sa maison, entourée d'une grande bande de chats.

Elle ne possédait rien au monde que ces chats, et n'avait pas d'autre compagnie. Elle excitait la curiosité et l'on posait beaucoup de questions à son sujet. On n'aurait rien souhaité connaître autant que l'histoire de la vieille et de sa bande de chats. Mais personne n'avait le courage de lui poser une question. Un jour, une troupe de jeunes gens se trouvait réunie [46] pour jouer à la crosse. Il y avait là un « innocent » qui s'appelait Páidín a Bláca. Il avait l'habitude de parcourir la région de Magh Eo et de Galway :

— « Tu es cent fois bienvenu, Páidín, dit un des hommes. »

— « Sais-tu quelque chose de nouveau ? »

— « Vraiment non, répondit-il, à moins que je l'apprenne de vous. »

— « Nous parlons de la vieille femme et de la bande de chats qui habitent là-haut entre les deux côteaux. Si tu as le courage de lier conversation avec elle, tu es l'homme le plus épaulant qu'il y ait en Irlande. »

— « Sur mon âme, vraiment, je veux bien lier conversation avec elle et lui dérober un baiser... Sûr et certain; mais tu me donneras ta crosse si je reviens. »

— « Je te la donnerai ; entendu. »

A peine Páidín eut-il entendu la réponse que le voilà en route. Il ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint la maison de la vieille. Il entra. La vieille était assise dans un coin. Mais, dès qu'elle le vit, elle fit un saut et lui demanda ce qu'il voulait :

— « Te demander un baiser, jeune fillette, dit Páidín. »

— « Si tu ne le trolles pas en vitesse [47], tu recevras un baiser dont tu garderas à la bouche un goût amer pour toute ta vie », lui répondit-elle.

— « Du diable si je bouge, dit Páidín, avant que j'aie pu te parler » [48], et, ce disant, il s'avançait vers elle.

— « Tiens-toi à distance, dit-elle, ou ne t'en prends qu'à toi s'il t'arrive malheur. »

— « Doucement, ma brave femme, j'aurai une belle crosse, pense donc, si j'obtiens de toi un baiser et si je peux faire la causette avec toi. Il n'y a pas dans tout le pays une jeune fille qui ne donnerait volontiers un baiser à Páidín a Bláca. Car les Bláca sont de la meilleure souche qu'il y ait ici, et dans tout le reste du pays, ne le sais-tu pas ? »

— « Qui t'a donné l'idée de pénétrer dans ma maison ? »

— « Un jeune homme très comme il faut qui joue là-bas à la pelote et c'est lui qui a la belle crosse qu'il doit me donner. »

— « En vérité, si tu n'étais pas complètement fou, je te paierais ce que tu mérites pour ta commission, dit-elle. »

Là-dessus, elle mit la main dans le creux du foyer et en retira une balle. Elle la donna à Páidín, et dit :

— « Donne-la au gars qui t'a promis la crosse. »

— « Je n'aurai pas la crosse si tu ne me donnes pas un baiser », insista Páidín.

— « Tu peux m'embrasser la plante des pieds ! Fiche-moi le camp ! »

— « Que la peste t'étouffe ! Pour rien au monde, je ne t'embrasserai ! » dit-il, et il s'en alla.

Lorsque les garçons virent venir Páidín [49], ils coururent au devant de lui pour écouter le récit de ce qui s'était passé.

— « As-tu vu la vieille ? crièrent-ils.

— « Allons, taisez-vous jusqu'à ce que je vous raconte moi-même mon histoire. J'ai vu la vieille, mais pas de chats. Ma parole, c'est la plus extraordinaire vieille du monde. Elle m'a donné une belle pelote, regardez donc. »

Et il leur montra la balle. L'un des jeunes gens la prit et la serra entre ses doigts pour voir si elle était dure. A peine l'eut-il fait, qu'il en sortit une poudre qui rendit aveugles tous ceux ⁽¹⁾ qui étaient là; tous, sauf l'innocent !

Les voilà donc tous aveugles, et ce n'étaient que cris violents et bruyantes lamentations. Il n'y avait ni homme, ni femme dans le voisinage qui n'accourût en moins d'une demi-heure. Ils étaient tous là, et se désolaient et demandaient comment il se faisait que les jeunes gens fussent tous devenus si brusquement aveugles. Lorsqu'ils eurent appris quelle en était la cause, ils se jurèrent de brûler la vieille et ses chats. Ils ramenèrent les jeunes gens chacun chez soi. Puis ils se rassemblèrent tous, prirent des fourches, des bâtons et une grande quantité de paille et se dirigèrent vers la maison de la vieille.

Lorsqu'ils en furent tout près, ils appelèrent la vieille et lui dirent qu'il fallait qu'elle sorte, sans quoi ils allaient mettre le feu à la maison.

[50] La vieille se mit à sa lucarne, au sommet de la maison, et demanda ce qu'ils voulaient :

— « Te tuer », crièrent-ils.

— « Parce que j'ai rendu les jeunes gens aveugles ? dit-elle. Cela ne leur serait pas arrivé s'ils ne l'avaient mérité. Pourquoi ont-ils amené un innocent à se moquer de moi alors que je ne leur demandais rien. Et si maintenant, vous ne vous en allez pas au plus vite, je vous rendrai aveugles de telle façon que vous ne pourrez faire un pas sans être accompagnés d'un guide. Mais si vous vous en retournez chez vous tranquillement, je guérirai, dans une semaine, les jeunes gens de leur cécité. »

(1) Littéralement « tout fils de mère ».

Ils commencèrent tous, alors, à délibérer et le doyen des vieillards dit que le mieux serait encore de laisser la vieille tranquille jusqu'à la fin de la semaine pour voir, d'abord, si elle disait la vérité.

Tous acceptèrent le conseil du doyen et revinrent chez eux. Au bout d'une semaine, les jeunes gens recouvraient la vue. Et il est bien certain qu'à partir de ce moment-là, ils ne recommencèrent plus à se moquer de la vieille.

*
*
*

... Un soir, alors que la nuit tombait déjà, un homme, qui s'appelait Labhrás O Ruadháin, revenait chez lui. Il perdit son chemin, et où arriva-t-il, sinon à la maison de la vieille ! Il n'y trouva âme qui vive et [51], comme il ne savait pas où il était, entra dans la chambre et s'étendit. Au bout de peu de temps, il s'endormit.

Il ne sut jamais combien de temps il avait dormi. En tout cas, quand il s'éveilla, il entendit parler. Il dressa l'oreille, s'appuya sur un coude, et entendit quelqu'un dire :

— « Allons, nous voilà tous réunis. Racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis que vous vous êtes mis en campagne. »

Labhrás sauta du lit et regarda par une fente de la porte. Il vit alors une grande troupe de chats rassemblés devant la vieille, sur le sol.

L'un des chats prit la parole et dit :

— « J'ai d'abord été au château du roi de Connaught et j'y ai mangé tout mon saoul de grillades. J'ai volé pour toi un beau morceau : il est dans ta chambre, ô reine ! »

L'autre chat dit :

— « J'ai été dans la maison d'un fermier. J'y ai bu du lait doux tout mon content, à n'en plus pouvoir. Et j'ai volé dans la prairie un bel agneau. Il est dans ta chambre, ô reine. »

Un troisième commença :

— « J'ai été dans le manoir d'un noble de Gallway et je m'y suis régalé de crème. Quand j'ai été rassasié, j'ai voulu ch-

parder un cœur de porc. Je voulais m'en aller directement par un trou du mur, mais, voilà, le trou était trop étroit. En cherchant à passer, j'ai renversé le chandelier qui était sur la table. Cela a réveillé deux hommes qui dormaient par terre. Ils m'ont empoigné et pendu [52] à un arbre jusqu'à ce qu'ils m'aient cru mort. Ils m'ont jeté alors dans le fossé. J'ai eu bien de la peine à rassembler tous mes os. Je suis donc revenu le ventre creux sans rapporter le plus petit morceau. »

Un autre chat commença :

— « O regarde moi, j'ai perdu la moitié de ma queue. J'ai été dans le château du roi de Leinster. J'ai volé un petit saumon. Mais la fille du roi m'a vu pendant que je me glissais au dehors. Elle m'a lancé un coup de couteau et m'a coupé la moitié de la queue. Mais je me suis vengé d'elle. Il y avait dans la cheminée de sa chambre, une tisane qui chauffait. Je me suis glissé jusque-là et j'ai soufflé dessus. Et maintenant, elle est au lit et elle est très mal. Il n'y aura rien à faire pour la guérir à moins qu'elle se procure la petite plante qui pousse là-bas, au bout du jardin de Labhrás O'Ruadháin... et elle ne l'aura pas. »

— « Labhrás O'Ruadháin, dit un autre chat. C'est justement là que je suis allé. Sa femme lui avait réservé pour son retour un beau poulet. Je l'ai volé et il est dans ta chambre, ô reine. »

— « Ce Labhrás serait riche, dit-elle, s'il savait qu'il y a un pot rempli d'or, sous un arbre, au delà de la fontaine, derrière sa maison. »

— « Même s'il le savait, dit un autre, ça ne lui servirait à rien. Est-ce que le chat [53] du Fir Bolg⁽¹⁾ n'est pas venu de loin pour garder cet or. Labhrás ne peut absolument pas y toucher. »

— « Mais ce chat étranger⁽²⁾ est mort hier matin », dit un autre.

(1) Fir Bolg : population étrangère, qui a pris, dans les légendes irlandaises, un caractère fantastique et maléfique.

(2) Le mot « étranger » doit être compris, ici, avec un sens péjoratif qu'il n'a pas, d'ordinaire, en français.

Un autre chat allait encore commencer à parler quand une petite clochette retentit. Alors la vieille femme dit : « Voilà qu'il est temps que vous alliez dormir. »

Labhrás ne chercha pas à entendre davantage, mais se glissa au dehors par une petite lucarne et courut aussi vite que ses os le purent porter, jusque chez lui.

Sa femme était assise auprès du feu et l'attendait. Elle avait déjà grand peur. Elle lui souhaita mille fois la bienvenue et lui demanda ce qu'il avait bien pu devenir.

— « L'obscurité m'a surpris sur le chemin du retour, dit-il, et je me suis égaré. J'ai dû faire un petit somme sous un buisson. »

— « Je t'avais tué un poulet, dit-elle. Et il était si bien rôti ! Mais un chat, venu du dehors, est entré dans la maison et l'a volé. »

— « Eh bien ! peut-être, le pauvre chat était-il plus que moi dans le besoin, pensa Labhrás. Je ne lui chercherai pas noise pour cela. »

Le lendemain, dès qu'il fit clair, Labhrás sortit et trouva le pot plein d'or exactement à l'endroit qui avait été indiqué par le chat. Il sut, désormais, que tout ce que les chats avaient dit était exact. Il prit [54] dans le pot un peu d'or et remit le reste là où il l'avait pris. Puis il regarda et vit une grande fleur jaune. Elle poussait tout à fait au bas du jardin. « La fleur n'y était pas hier matin, se dit-il à lui-même, c'est certainement le remède pour la fille du roi. Si je réussis à la guérir, je deviendrai fameusement riche. »

Dès qu'il eut mangé un morceau, il alla à la ville et s'acheta un habit de gentilhomme. Il s'arrangea comme un docteur. Puis il dit adieu à sa femme. Il emporta la fleur jaune et se dirigea vers le château du roi de Leinster. Arrivé au château, il trouva rassemblés des médecins de toutes les parties de l'Irlande, mais aucun n'était capable d'apporter le moindre soulagement à la fille du roi. Ils étaient d'avis qu'elle ne passerait pas la journée du lendemain. Le roi offrait pourtant un sac d'or à celui qui la guérirait.

Labhrás entra dans la chambre du roi ⁽¹⁾ et dit :

— « Je peux guérir ta fille sur-le-champ, si tu m'en donnes la permission. »

— « Je t'en donne la permission, dit le roi, mais si tu lui fais du mal, tu le paieras de la tête. »

Il entra dans la chambre de la fille du roi et lui dit qu'il venait la guérir. Il lui plaça dans la bouche un morceau de la fleur jaune en lui disant de la mâcher et de l'avaler. Elle le fit et [55], aussitôt, elle se leva, aussi bien portante qu'elle l'avait jamais été.

Le roi était dans la joie. Il tendit à Labhrás le sac d'or et lui donna chevaux, et carrosse pour rentrer chez lui. Lorsque les voisins virent Labhrás et son carrosse avec une paire de chevaux, ils n'en revinrent pas.

— « Souvent, dit-il, vous vous êtes moqués de moi, lorsque j'ai dit que les plantes procuraient force et santé. Voyez, j'ai guéri la fille du roi: aucun autre docteur ne pouvait la soulager et je l'ai guérie avec une plante prise dans mon propre jardin et j'ai reçu, du roi, le sac d'or, le carrosse et les chevaux. »

Labhrás acheta une grande pièce de terre. Il bâtit une jolie maison et y vécut à l'aise et heureux. Il vécut encore vingt ans après être devenu riche. Lorsqu'il mourut, il laissa sa femme et ses parents dans l'aisance.

Le soir qui précéda sa mort, il raconta cette histoire à ses voisins et c'est de ces voisins que mon grand-père la tenait. Le jour même où on enterra Labhrás O'Ruadháin, la terre s'entr'ouvrit et engloutit la maison de la vieille. Il est probable qu'elle-même et tous les chats qui lui tenaient compagnie étaient dans la maison quand celle-ci fut engloutie. Car, depuis ce jour-là personne ne vit plus jamais ni elle, ni ses chats. Mais, depuis ce temps (et aujourd'hui encore) on voit, entre les deux monts Néifn, la fondrière de « la maison de la vieille aux chats ».

* *

(1) Le texte gaélique dit : « Sóomra na h-inghine ». Il semble qu'il y ait là une faute d'impression.

[56] Si vous le permettez, j'ai préparé une autre histoire que je vous raconterai demain.

Là-dessus, les douze hommes se levèrent. Les douze femmes en firent autant.

— « Voilà une belle histoire », dirent-ils.

La porte dans le mur latéral s'ouvrit et tous sortirent. La noble dame leur dit au revoir et s'en alla elle aussi. Le portier vint. Diarmuid eut un bon dîner et alla ensuite se coucher. Le lendemain, il trouva servi un bon repas. Il passa cette journée comme les précédentes jusqu'à ce que vint la nuit et qu'on l'invitât à venir dans la grande salle claire. La noble dame s'y trouvait déjà. Elle lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire.

— « Oui », dit-il.

Elle souffla alors dans le petit bâtonnet d'or. La porte du mur s'ouvrit et la même compagnie que la veille entra. Ils s'assirent. Diarmuid commença son histoire :

* *

[57] Histoire de la cinquième nuit.

Il y a bien longtemps que vivait un comte à Ciarraidhe Luachra ⁽¹⁾. Il n'avait qu'un fils. Celui-ci était appelé « le jeune comte de la Vallée ». Le vieux comte était très riche. A sa mort, il laissa au jeune comte tout ce qu'il possédait sur la terre. Ce jeune homme était un sportif, un boute-en-train et un chasseur accompli. Il était très passionné pour la chasse et la pêche. Il n'y avait jamais, dans tout le pays, de chasse à laquelle il ne prit part. Un jour, on avait organisé une grande chasse dans le val du Blaireau. Tous les gens de qualité du pays, hommes et dames, s'y trouvaient réunis. On fit sonner les cors, on entendit les chiens donnant de la voix, et une biche de toute beauté débûcha de la forêt. Tous

(1) Comté de Kerry (Irlande du Sud-Ouest).

les cavaliers la suivirent. Elle bondit par monts et par vaux jusqu'à ce que le soleil fût très haut dans le ciel. Le jeune comte montait un cheval très rapide et devança de loin tous les autres. Lorsqu'il regarda, enfin, derrière lui, il ne vit plus aucun cavalier. Il était seul. Il suivit la trace de la biche [58] jusqu'à ce que le soleil disparût sous l'écran des côteaux. Il perdit alors la biche de vue et ne sut plus où il se trouvait. Pendant qu'il cherchait à revenir, il parvint, à la fin, au pied d'une hauteur, devant une belle demeure. Après tous les efforts qu'il avait fournis dans la journée, il avait grand soif, et pensa qu'il trouverait à se rafraîchir s'il allait jusqu'à cette maison. Il se dirigea donc vers le manoir et, arrivé au portail, il mit pied à terre. Une jeune fille sortit et lui dit :

— « Sois cent mille fois le bienvenu, jeune comte du Vallon. »

— « Je te souhaite beaucoup de bonheur, répondit-il, mais je croyais que personne ne me connaissait ici. Je ne sais pas moi-même où je suis. Mais je te serais bien reconnaissant si tu pouvais me donner quelque chose à boire. Il s'en faut de peu que je ne meure de soif. »

— « Tu es ici dans le val des Victoires, dit-elle. Entre, je vais te servir à boire bien volontiers. »

Elle appela un serviteur, lui dit de conduire le cheval du comte à l'écurie pour lui donner l'avoine et le faire boire. Le comte entra dans la maison et, quand il eut regardé autour de lui, il fut saisi d'admiration. C'était d'or jaune qu'était faite la table qui se dressait juste au milieu de la salle, et d'or jaune aussi qu'étaient les chaises rangées autour de la table. La jeune fille remplit de vin une coupe qu'elle lui tendit. Il n'en but qu'une gorgée et dit [59] : « J'avais une grande soif, mais voici qu'elle est apaisée. Je te remercie grandement. »

— « Assieds-toi, lui dit-elle, après la chasse tu as certainement faim. »

Il s'assit; trois serviteurs entrèrent. Ils apportaient des mets. Il y avait du bœuf, du mouton, du porc et du gibier sur des

plats; sur d'autres, des navets et des carottes, des friandises de toutes sortes, des mets à l'odeur délicieuse. La jeune fille s'assit à un côté de la table, juste en face du comte. Celui-ci la considérait avec attention et pensait en lui-même qu'il n'avait jamais vu une jeune fille qui fut moitié aussi belle que celle-là. Ils mangèrent et burent amicalement ensemble et, toutes les fois qu'il la regardait il lui semblait qu'elle devenait plus belle. A la fin, il s'éprit d'elle et lui demanda si son père et sa mère vivaient encore.

— « Non, je ne les ai plus, dit-elle, ils sont morts et je suis seule, ou presque. Je suis cruellement persécutée par un géant noir qui me somme de l'épouser. Il n'y a pour moi aucun moyen de lui échapper, à moins que je ne trouve un champion qui en soit vainqueur. Mais la chose est difficile. Il n'y a, en effet, dans tout le monde, aucune épée qui puisse l'anéantir, en dehors d'une seule [60] qui est entre les mains du roi de Grèce. Et le roi la tient sous clé dans son propre palais. »

— « Y a-t-il un moyen d'approcher de cette épée, dit le comte. Si je l'avais, je pourrais bien vaincre le géant. »

— « Il n'y a qu'un moyen, dit-elle, et qui est dangereux. »

— « Que m'importe le danger, répondit-il. Indique-moi la voie à suivre et je vais chercher l'épée ou bien j'y laisse ma vie. »

— « Voici une pierre très précieuse, dit-elle. Va demain matin au sommet de la montagne. Tu y verras un vieillard grisonnant, tout en haut sur un rocher. Montre-lui la pierre. Il te demandera ce que tu souhaites. Aie confiance en lui. Fais ce qu'il te dira, tu ne feras pas fausse route. Mais tu es fatigué de ta journée, tu feras bien d'aller te reposer. »

Elle indiqua au comte un appartement au rez-de-chaussée.

— « Peut-être, dit-elle, entendas-tu le ronflement profond du géant noir. Il a sa chambre en haut de la maison et ne s'éveillera pas jusqu'au coucher du soleil demain soir. »

Le comte se mit au lit. Mais il n'avait absolument pas sommeil. Il y avait à peine cinq minutes qu'il était couché

qu'il entendit le ronflement. Il lui sembla que c'était le bruit du tonnerre. [61] Toute la nuit se passa sans qu'il ait pu s'endormir d'un sommeil profond.

Il se leva de grand matin. La jeune fille était déjà debout. Sur la table il y avait à boire et à manger toutes sortes de choses, et les serviteurs le servaient. Mais il ne put guère faire honneur au repas car l'inquiétude s'était emparée de lui.

Lorsque le repas fut terminé, il dit adieu à la jeune fille. Elle devint triste lorsqu'il s'éloigna.

Il monta sur le sommet de la montagne et, bien vite, il vit le vieillard debout sur la pointe d'un rocher. Il lui tendit la pierre précieuse comme le lui avait dit la jeune fille.

— « Quel est ton souhait, ou qu'est-ce qui te manque », demanda le vieillard.

— « Le glaive que possède le roi de Grèce, le seul glaive au monde grâce auquel on puisse vaincre le géant noir, dit le comte ».

Le vieillard lui donna une cloche et dit :

— « Rends-toi au bois qui se trouve à droite du val de la Victoire, secoue la clochette et un cheval blanc viendra à toi. Fais ce qu'il te dira. »

Le comte remercia le vieillard, prit la cloche, se rendit au bois, secoua la cloche et vit venir le cheval blanc. Lorsqu'il se fut approché, le cheval blanc lui dit :

— « Je sais ce qu'il te faut; [63] saute sur mon dos; nous avons un long voyage à faire. »

Le comte sauta et, à peine fut-il sur le dos du cheval, que celui-ci déploya, de chaque côté, des ailes et les voila, à toute allure, en route à travers les airs. Ils allèrent ainsi jusqu'au bord de la mer. Le cheval dit alors : « Tiens-moi solidement. Voici que nous descendons sous la mer ». Il s'y lança et ils arrivèrent au-dessous des vagues. Ils allaient et allaient toujours, si bien qu'il semblait au comte qu'ils devaient vraiment être arrivés au bout du monde. A la fin, ils remontèrent et foulèrent la terre ferme. Le comte était à demi mort et ne

pouvait prononcer une parole. Ils continuèrent leur route jusqu'à une haute montagne; la montagne flambait.

— « Tiens-moi bien fort, dit le cheval. Je vais franchir cette montagne. »

Il s'enleva d'un bond et franchit la montagne. Ses sabots et la peau de son ventre étaient roussis, mais le comte arriva sain et sauf.

Ils reprirent leur route et arrivèrent au portail d'un grand château. Les murs en étaient hauts de deux fois vingt pieds. Deux grands lions étaient assis, chacun d'un côté de la porte et ils ne laissaient entrer personne s'ils n'en recevaient l'ordre du roi.

— « Maintenant, dit le cheval, mets ta main dans mon oreille gauche. Tu y trouveras un couteau bien aiguisé. [64] Tue-moi et dépouille-moi de ma peau. Recouvre-l'en et, ainsi, tu pourras passer entre les lions. Ils ne te verront pas. Entre dans le château. Tu trouveras, à droite, un appartement où tu verras, pendue au mur, l'épée du roi. Prends-la à ton côté et reviens vers moi. »

— « Vraiment, non, jamais je ne te tuerai, après tout ce que tu as fait pour moi, dit le comte. Et si tu étais mort, à quoi me servirait l'épée ? Je ne pourrai jamais retrouver mon chemin jusqu'au val des Victoires. »

— « Fais ce que je t'ai dit, dit le cheval. Si tu reviens avec l'épée, jette à nouveau la peau sur moi, je reviendrai alors à la vie. »

Le comte fit comme le cheval le lui avait dit, mais à contre-cœur. Il le tua, le dépouilla de sa peau et s'en enveloppa lui-même. Puis il se dirigea vers l'entrée, entre les deux lions, et ceux-ci ne le virent pas. Il alla directement à l'appartement où se trouvait l'épée et l'emporta. Il revint alors et se rendit à l'endroit où il avait laissé le cheval mort. Il jeta la peau sur lui et le cheval se releva aussi vivant que si rien ne s'était passé. [65] Il dit au comte :

— « Saute sur mon dos, il est temps de retourner. »

Le comte sauta, ils firent en sens inverse le même chemin, à travers la montagne de feu, sous la mer, par-dessus côteaux et vallées. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent au val des Victoires. Alors le cheval descendit jusqu'au sol, le comte mit pied à terre. Le cheval lui dit :

— « Maintenant, adieu. Puisses-tu vaincre le géant noir, et conquérir la plus belle femme qui soit au monde. »

— « Je te souhaite sept mille bénédictions, mon bon ami, dit le comte. Adieu, toi aussi. »

Là-dessus, il se rendit à la maison de la noble jeune fille. Elle eut, à le voir, la plus grande joie du monde et lui souhaita cent mille bienvenues. Puis elle lui demanda s'il s'était emparé du glaive du roi de Grèce.

— « Je l'ai, dit-il; où est le géant noir que je le provoque au combat ? »

— « Attends, dit-elle, que tu aies mangé et bu quelque chose. Il ne sera ici que dans une heure. »

Le comte mangea, but, et raconta son voyage et toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues.

A ce moment, ils entendirent venir le géant. Le comte sortit et marcha vers lui. Ils se heurtèrent :

[66] — « Je suis ici pour te couper la tête, dit le comte. »

— « Tu plaisantes, répondit le géant. Tu ferais mieux de traire les vaches dans le val des Génisses. »

Là-dessus, ils s'attaquèrent. La jeune fille debout sur le seuil, les regardait, le cœur et la gorge serrés (1). Si le comte portait un bon coup au géant, elle criait de joie. Le géant le remarqua et lui cria :

— « Je te donnerai bientôt des raisons de te déchirer les mains de douleur, la belle. »

— « Tu ne le feras pas, dit le comte. »

Et quelques instants plus tard, il trancha la tête du géant. La tête tenta de rejoindre le corps, mais d'un second coup, le comte la divisa en deux moitiés.

(1) Littéralement : « Elle avait le cœur sur la bouche. »

— « O, cria la tête, tu as l'épée du roi de Grèce. Tu l'as dérobée. Tu as agi trahissement envers moi. »

Mais la tête ne put continuer à parler, car le comte la divisa une fois encore. Il s'en prit alors au corps, le traîna jusqu'à une grande fondrière, l'y précipita et jeta des pierres dans la mare jusqu'à ce qu'elle fut comblée jusqu'au bord.

Et voici que la nuit tomba.

Le comte entra dans la maison. On lui souhaita la bienvenue.

— « Je ne croyais pas, dit la jeune fille, que tout se serait si bien arrangé [67] le jour où je me suis changée en biche et où tu m'as poursuivie en dehors du bois, dans le val des Génisses. Je dois te faire des excuses de ce que ce ne soit pas une biche que tu as suivie, alors, mais moi-même. J'étais soumise au pouvoir magique du géant noir, et l'on m'avait dit que rien ne pourrait rompre le charme qui pesait sur moi jusqu'à ce que le jeune comte vienne du val des Génisses au val des Victoires. Je suis fille d'un comte. Ma mère est morte et voici trois ans que mon père est tombé en combattant les ennemis. »

Le comte l'embrassa et lui demanda si elle voulait l'épouser.

— « Viens avec moi au val des Génisses, dit-il, et abandonne le val des Victoires et toute sa magie. »

— « Oui, je vais venir, dit-elle, maintenant que je suis délivrée du charme; j'ai chevaux et voitures pour nous y mener, si tu connais le chemin. »

— « Non, répondit-il, je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis, ni du chemin que j'ai suivi pour y venir. »

— « Peut-être quelqu'un de mes serviteurs nous indiquera-t-il la route, dit-elle, car la connaissance du pays que j'avais, tant que j'étais changée en biche, a disparu dès que j'ai repris la forme humaine. Mais si Bhiorgún est là, il nous renseignera. »

Alors elle appela Bhiorgún et le vieillard aux cheveux gris entra.

[68] — « Connais-tu le val des Génisses? » dit-elle.

— « Oui, répondit-il. C'est là que je suis né voici deux cents ans. »

— « Demain, je veux y aller, dit-elle. Attèle-moi donc le char. »

Le lendemain, Bhiorgún vint avec un beau char attelé de quatre chevaux. Le jeune couple monta dans la voiture et la jeune fille prit tout son or et son argent, ses pierres précieuses et ses richesses. Le vieillard parla aux chevaux et on se mit en route à toute allure. On alla jusqu'au coucher du soleil.

Alors, le comte vit, devant lui, sa vallée :

— « Me voici chez moi, dit-il. »

— « Voilà qui est bien, dit-elle, nous allons nous arrêter au bord de la vallée. »

Ils le firent et elle dit au vieillard :

— « Retourne au val de la Victoire. Je te laisse ma maison et tout ce qu'elle contient. Il n'y a guère de chances que j'y retourne jamais. »

Le vieillard s'en alla et le comte conduisit la voiture jusqu'à son propre palais. Il fut cordialement accueilli car tout le monde l'avait cru disparu.

Le lendemain, le jeune couple se maria, mais les fêtes de la noce durèrent sept jours et sept nuits et le dernier jour fut encore plus beau que le premier. Ils vécurent là-bas à leur aise, heureux et contents [69] et eurent des fils et des filles. Ils moururent dans un âge avancé, mais une partie de leurs descendants vit encore là-bas.

Voici mon histoire finie, mais, si vous le permettez, demain, j'en aurai une autre prête.

C'est une belle histoire, et une histoire vraie, dit l'un des assistants.

— « Une belle histoire, dirent les autres. »

Là-dessus, ils se levèrent tous. La porte de côté dans le mur s'ouvrit et tous sortirent comme ils étaient entrés. La noble dame dit adieu à Diarmuid et s'en alla elle aussi. Le portier vint et Diarmuid alla dormir. Il passa la journée comme les précédentes jusqu'à ce que la nuit vint ; il fut alors conduit dans la grande salle. La noble dame lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Il dit que oui. Elle souffla dans son petit bâton d'or, les portes de côté s'ouvrirent et les douze hommes entrèrent. Près de chaque homme marchait sa femme. Ils s'assirent tous et la noble dame dit :

— « Allons, commence ton histoire. »

[70] Histoire de la sixième nuit.

Il y avait une fois un roi vieux. Il vivait depuis longtemps dans la province d'Ulster. Il n'avait qu'un fils unique. La reine était morte à la naissance du jeune prince. Le roi aimait au delà de toute mesure son jeune héritier, et, quand ce dernier grandit, il le laissa agir, en toutes choses, selon son caprice. Il devint gâté et était d'une malice extrême. Il jouait souvent de méchants tours aux serviteurs et aux ouvriers. Mais il ne servait à rien de se plaindre au roi : celui-ci ne donnait satisfaction à personne.

Le prince royal s'appelait Aodh⁽¹⁾. Lorsqu'il eut quinze ans, il se passionna pour la pêche. Mais il ne lui suffisait pas de pêcher à la ligne dans le fleuve. Il souhaitait naviguer sur la mer. Le roi lui donna un joli bateau léger, avec voile et avirons, avec lequel il pouvait gagner la mer.

(1) Aodh = Hugues, Huon, Hue.

[71] Et voici qu'un matin, il se leva de bonne heure sans que ni le roi, ni personne d'autre le remarquât. Il monta dans son bateau, hissa la voile et s'en alla jusqu'à ce qu'il arrivât près du cap de l'île Eóghan. Voici qu'une tempête s'éleva et le bateau fut poussé vers un gros écueil. Lorsque Aodh leva les yeux, il aperçut sur le rocher une gracieuse jeune fille. Elle était assise, avec un miroir d'or dans une main, et, dans l'autre, un peigne, et elle peignait sa chevelure jaune comme l'or. Le fils du roi se dit qu'il n'avait jamais vu une jeune fille aussi belle que celle-là. Il s'adressa donc à elle en disant :

— « Es-tu Vénus ou l'étoile du matin ? ou bien, dis-moi pourquoi tu es ici toute seule, au matin, sur un écueil stérile ? »

— « Non, dit-elle, je ne suis rien de tout cela, je ne suis qu'une fille sans père, sans mère, sans personne sur la terre. »

— « Si, dit-il, tu viens avec moi dans le château de mon père, tu vivras toute la vie dans la joie, la richesse et le bien-être. »

Elle se leva sans rien dire et vint le rejoindre à bord du bateau. Il hissa la voile et gouverna pour sortir de l'anse et rentrer au port. Mais il n'alla pas loin. Il s'éleva une grande tempête, le petit bateau fut balancé sur le sommet des vagues, de haut en bas, comme un fétu de paille et était en danger de couler :

— « Je t'assure que j'ai regret de t'avoir prise dans le bateau, dit Aodh, car il est impossible que nous sortions vivants d'ici. Les vagues sont absolument furieuses et le vent est trop violent. »

[73] — « N'aie pas peur, dit-elle, nous ne courons nul risque de nous noyer. Je suis une ondine, j'ai un château sous la Mer Rouge et, puisque le sort veut que tu ne puisses revenir au château de ton père, je te conduirai dans le mien. »

A peine eut-elle ainsi parlé que le bateau s'éleva sur la pointe d'une grosse vague; et, lorsqu'il en descendit l'ondine tira une petite baguette de son sein et en toucha Aodh. Au même moment, il devint un gros poisson, et voici qu'il nageait dans les vagues. Mais il ne perdit pas conscience. Le bateau fut englouti par les flots. Alors Aodh vit que l'ondine glissait près de lui. Mais à peine avait-il remarqué cela qu'une grosse baleine arriva et voulut l'avaler. Elle ouvrit la gueule et Aodh se crut perdu. Mais l'ondine frappa le monstre et lui arracha un œil. Il s'enfuit. Ils continuèrent à nager. Ils allèrent ainsi un certain temps et ils parvinrent dans un autre pays. Ce pays se trouvait sous la mer. L'ondine toucha Aodh qui reprit sa forme. La terre était belle et verte tout autour d'eux. On y voyait le soleil, la lune et les étoiles comme chez nous. Elle conduisit Aodh dans le château. Quand celui-ci regarda autour de lui, il vit les objets et les meubles les plus beaux que l'œil d'un homme ait jamais vus. [74] Auprès de cela, le château du père d'Aodh n'était qu'une cabane.

Le mobilier était d'or jaune antique et il n'y avait pas un pouce des meubles où ne fût enchassée une grosse pierre de grande valeur. L'île de Fódhla⁽¹⁾ tout entière n'aurait pu payer le château et tout ce qui s'y trouvait.

— « Sois ici absolument sans crainte, ni soucis, lui dit l'ondine. Personne ne s'opposera à tes volontés. Tu vas rester ici sept ans, et, après ce temps, je te ferai reconduire dans ta patrie, dans le port d'où tu es parti. Et tu arriveras à temps pour revoir ton père avant qu'il meure. »

Elle souffla dans une petite flûte. Une foule de serviteurs parut avec de grands plats dans les mains. Ils les placèrent sur la table. Il s'y trouvait des mets, tous meilleurs les uns que les autres. Elle souffla une deuxième fois dans la flûte. Aussitôt entra un groupe de sept preux qui s'assirent à table sans prononcer une parole. Ils se mirent à manger et à boire.

— « Assieds-toi avec ces hommes, dit l'ondine à Aodh. Ils sont tous de très bonne noblesse. »

(1) Vieux nom de l'Irlande.

Aodh s'assit, mais il lui fut impossible de manger tant il était étonné et troublé.

Quand les preux eurent bu et mangé tout leur content, elle leur dit :

— « C'est un fils du roi du Nord de l'Irlande. Son nom est Aodh. »

[75] — « Il est le bienvenu », dirent-ils tous. Là-dessus, ils se levèrent et sortirent.

— « Tu es plein d'étonnement, dit l'ondine, à propos de ce que tu as vu ici; tu n'as pas vu la moitié, ni le quart de toutes les merveilles de ce lieu. Il y a beaucoup de choses plus étranges à voir. Viens maintenant avec moi. Tu verras quelque chose des prouesses de mes champions, aussi bien hommes que femmes. »

Elle l'emmena sur une belle pelouse près du château. Il y avait là sept hommes et sept femmes. Elle leur dit :

— « Montrez au fils du roi qui se trouve ici quelques-unes de vos prouesses. »

L'un d'eux se rendit au château et revint avec une lance longue, forte, à la pointe acérée. Il planta dans le sol le talon de la lance. Puis il recula, sauta à vingt pieds de haut et retomba, la poitrine posée sur la pointe aiguë de la lance. Il resta ainsi quelques instants, puis fit un saut et atteignit le sol sans une blessure. Un autre sauta alors dans les airs et se laissa retomber, la bouche en bas, de telle façon que la lance pénétrât dans sa bouche et ressortit derrière sa tête. Il resta ainsi quelques minutes, puis il s'élança à terre sans blessure. Un autre homme s'élança à son tour, [76] et redescendit le dos en bas, la lance pénétra à travers sa poitrine et sortit derrière le sommet de sa tête. Il resta ainsi quelques instants puis sauta sans avoir une blessure.

Un autre sauta et retomba, la bouche sur la pointe de la lance. Il arracha l'arme du sol avec ses dents et la planta à un autre endroit.

Un homme saisit l'une des femmes qui se trouvait là, s'élança en l'air avec elle, redescendit et se tint sur un pied, debout sur la pointe de la lance. Il resta ainsi un moment et sauta ensuite en bas sans blessure, sans égratignure. Alors, ils apportèrent une autre lance et la plantèrent dans le sol, près de la première.

Deux hommes s'élancèrent en l'air et redescendirent, de façon à ce que chacun se trouvât debout sur la pointe d'une lance. Ils tirèrent leurs glaives et commencèrent à combattre de telle façon qu'une pluie d'étincelles jaillissait de leurs armes. Après qu'ils eurent combattu ainsi pendant un certain temps, ils sautèrent à terre sans une égratignure.

Alors, vint le tour des femmes, et elles firent exactement la même chose que les hommes.

Aodh était dans un profond étonnement de tout ce qu'il voyait.

— « Que penses-tu de ma troupe d'hommes et de femmes? » dit l'ondine.

— « J'avais bien souvent entendu parler des Fenians⁽¹⁾ d'Irlande, dit Aodh, mais jamais ils n'ont accompli de pareilles prouesses. Et les femmes sont aussi habiles que les hommes. »

Elle conduisit alors Aodh dans le château, dans un splendide appartement ensoleillé, [78] et lui montra une foule de choses, toutes plus belles et plus étonnantes les unes que les autres. Elle lui demanda s'il aimait la musique.

— « Mais, certainement, dit-il, et chez moi, j'ai une belle harpe. »

— « Si tu sais jouer de la harpe, dit-elle, je vais t'en donner une, ou, si tu préfères, je vais envoyer chercher la tienne. »

— « Vraiment, je préférerais la mienne, dit-il, je ne sais pas, en effet, si je pourrais tirer une musique harmonieuse

(1) Troupe légendaire de preux.

d'une harpe à laquelle je ne suis pas habitué. Mais comment feras-tu chercher la mienne? »

— « Attends un instant », dit-elle. Et elle fit sonner une petite clochette. A l'instant, un petit homme apparut devant eux.

— « Va, lui commanda-t-elle, et rapporte-nous la harpe qui se trouve dans le château du roi d'Ulster, dans la chambre du fils du roi. »

Elle ouvrit la fenêtre et le regarda s'éloigner aussi vite que souffle le vent de mars (?) ⁽¹⁾. Au bout d'une heure et demie, il était déjà revenu avec la harpe.

— « Sur mon âme, voilà un bon messager », dit Aodh.

— « Puisque tu as maintenant ta harpe, dit-elle, allons dans la salle de musique. »

[79] Elle sortit et Aodh la suivit. Elle le conduisit dans une belle et vaste salle où il y avait plus de deux fois vingt joueurs d'instruments.

Ils avaient tous les instruments de musique qu'une oreille ait jamais entendus et qu'un œil ait jamais vus. Il y avait des harpistes, des joueurs de viole, des joueurs de fife et une foule d'autres musiciens. Le chef d'orchestre s'inclina profondément devant l'ondine.

— « Voici le fils du roi d'Ulster, lui dit-elle. Il aime beaucoup la musique. Jouez-lui quelque chose. »

Ils commencèrent à jouer la musique la plus charmante qu'une oreille ait jamais entendue. Aodh pensait en lui-même que, même au ciel, il n'y avait pas de musique pareille.

Quand ils eurent fini de jouer, l'ondine dit à Aodh :

— « Que penses-tu de mes musiciens? »

— « Ce sont les meilleurs du monde », répliqua-t-il.

— « Maintenant, je voudrais t'entendre, » dit-elle.

— « Vraiment, je ne ferais que me rendre ridicule en jouant devant toi ma pauvre musique, après des sons aussi

délicieux que ceux que l'on vient d'écouter. Mais, puisque tu le désires, et que tu as envoyé chercher ma harpe, je veux faire de mon mieux. »

Il commença à jouer, mais sa musique n'était qu'un bruit informe, comparé au jeu des autres musiciens.

Quand il s'arrêta, elle lui dit :

— « Tu joues [80] bien, mon ami, mais tu joueras mieux avant que tu prennes le chemin du retour. »

Alors, elle le conduisit dans un splendide jardin. Les rameaux des arbres baisaient le sol sous le poids des fruits. Il y avait là aussi des fleurs telles que Aodh n'en avait jamais vu de pareilles. Il fut rempli d'admiration et fit l'éloge du jardin, mais il ne dit rien d'autre.

Un soir, tous les héros étaient assis à table, et l'ondine, au milieu d'eux, sur son siège d'or. Alors un champion noir entra et commença à dire :

— « Noble dame, je suis un héraut de l'ondine de la mer Noire. Elle t'adresse, par ma voix, un défi. Elle te somme de fixer avec combien de paladins tu viendras la combattre, où et quand aura lieu le combat. »

— « Je combats avec sept preux; que le lieu du combat soit Leithbhior, au pays d'Eóghan, dans l'Irlande du Nord, et la date, demain soir. Porte ce message à la reine. »

L'ondine ne laissa rien voir de ses sentiments aussi longtemps que le héraut fut devant elle. Mais, dès qu'il fut parti, une profonde tristesse grandit en elle :

— « Les preux de l'ondine de la mer Noire ne sont jamais vaincus, dit-elle, et je crains que, demain, ma troupe de paladins et moi-même tombions au cours du combat. Mais il n'y a nul moyen d'y échapper. »

[81] — « Je connais fort bien, dit Aodh, l'endroit où le combat doit avoir lieu et je voudrais y assister si tu y consens. Mais que Dieu ne permette pas qu'il t'arrive aucun malheur. »

— « Trouve-toi là-bas, dit-elle. Et si nous tombons au cours du carnage, prends ton bateau qui est à l'ombre du rocher où tu me vis pour la première fois. »

(1) Le texte gaélique est douteux, comme l'auteur a bien voulu me le dire.

Et voici comment les preux passèrent la nuit. Un tiers de la nuit à chanter, un tiers occupé avec des histoires de Fenians, un tiers à se reposer tranquillement, à sommeiller ou à dormir profondément, jusqu'à ce que le soleil se levât le lendemain. Ils passèrent la journée à aiguiser leurs armes et à préparer leur équipement pour le combat.

Puis ils se mirent en route et ils emmenèrent le fils du roi. Personne ne peut dire quel chemin ils prirent, mais tout d'un coup, ils se trouvèrent tous réunis près de Leithbhior, une demi-heure avant minuit.

L'ondine de la mer Noire les attendait déjà avec ses sept preux. Ils ne se saluèrent pas et ne prononcèrent pas une parole. Ils tirèrent leurs armes. Trois heures durant, ils se livrèrent un combat terrible. A la fin, l'ondine de la mer Noire et les Siens prirent le dessus et tuèrent les sept paladins qui leur étaient opposés et, avec eux, l'ondine. Ils jetèrent alors les cadavres dans la rivière voisine. [82] Puis ils s'en allèrent, laissant Aodh seul. Et lui pleurait amèrement sur ses amis.

Lorsqu'il revint à lui, il se mit en route et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint l'île d'Eóghan, l'endroit où, tout au début, il avait rencontré l'ondine. Il y trouva son bateau à l'ombre de la falaise comme l'ondine le lui avait dit. Il hissa la voile et mit le cap sur le port natal.

Lorsque son fils fut revenu, le roi fut dans la plus grande joie, car il avait, comme tout le monde, pensé que son fils était mort.

Ils organisèrent une grande fête au château. Elle dura sept jours et sept nuits. Depuis ce temps-là, Aodh n'approcha plus jamais de la mer. Jamais un pêcheur ou un navigateur ne passa à proximité de la falaise de l'ondine dans l'île d'Eóghan, jamais, depuis ce temps-là jusque maintenant. Et jamais ils n'iraient là-bas, ni pour or, ni pour argent.

♦♦

Et voilà mon histoire.

— « C'est une bonne histoire, » dirent-ils tous !

— « Et une histoire vraie », dit quelqu'un.

Tous se levèrent. Le mur de côté s'ouvrit. Ils sortirent comme ils étaient entrés, chacun ayant sa femme à côté de lui.

Alors le portier entra [83] et la noble dame quitta la pièce. Le portier emmena Diarmuid et lui donna à manger et à boire.

Puis Diarmuid alla se coucher.

Il passa le jour suivant comme ceux qui avaient précédés. Lorsque vint le soir, il fut appelé dans la grande salle. La noble dame porta sa flûte d'or à ses lèvres et siffla. Le mur de côté s'ouvrit une fois encore et les mêmes personnes entrèrent, chaque homme ayant à son côté sa femme, et chaque femme portant un petit enfant sur sa poitrine.

Ils s'assirent et la noble dame dit à Diarmuid de commencer son histoire.

Diarmuid commença donc ainsi :

♦♦

[84] Histoire de la septième nuit.

Il y avait un homme qui s'appelait Colm O'Ruairc et habitait près du Mont aux Dames. Sa femme était morte le jour de son mariage. Elle était morte si subitement que beaucoup de gens s'étaient dit que Colm était pour quelque chose dans sa mort, qu'il n'avait rien désiré que la dot de sa femme et qu'il voulait en épouser une autre.

Et voici qu'un jour Colm s'en fut aux montagnes pour couper de quoi faire des balais. Et il vit une superbe truie en train de fouiller au pied d'un arbre.

— « Sur mon âme, ça, c'est une belle truie, se dit-il. Je ne sais absolument pas à qui elle peut appartenir. Je l'achèterais volontiers. »

Il s'approcha davantage pour mieux l'examiner. Mais elle se sauva, courant entre les arbres.

— « Il faut que j'arrive à découvrir à qui elle appartient, dit Colm. Je n'y renoncerais à aucun prix. »

Il fit une botte de ses balais et voulut rentrer directement chez lui. A ce moment il vit une vieille avec un manteau rouge qui venait vers lui du bas de la montagne.

— « Dieu te bénisse, bonne femme », dit Colm.

[85] Mais la vieille ne lui répondit rien, et il crut qu'elle était sourde. Lorsqu'elle fut plus proche, il éleva la voix, et lui demanda si elle ne saurait pas, par hasard, à qui appartenait la truie qu'il avait vue sur le coteau, alors qu'il faisait des balais.

— « Elle est à moi », dit la vieille.

— « Il me manque une truie, commença Colm, et je l'achèterai volontiers si elle est à vendre. »

— « Je veux bien te la céder, si tu me promets de la traiter amicalement », répondit-elle.

— « Certainement, je te le promets, et de bon cœur. Je t'en donne ma parole, je ne ferai jamais rien à son égard qui ne soit amical. »

— « Elle est, d'habitude, un peu sauvage, dit la vieille, et peut-être bien qu'elle sera un peu sur l'œil tant qu'elle ne sera pas habituée à ta maison. Mais si tu lui donnes largement à manger, tu auras là une truie de tout repos. »

— « Je te suis bien reconnaissant, dit Colm. De la première portée qu'elle aura, je t'en apporterai la moitié. »

— « Bien, bien », dit-elle, et elle se mit à appeler : « Gouri, Gouri », et voilà que la truie arriva, courant vers elle, du milieu du bois.

— « Maintenant, Siubhan ⁽¹⁾, dit la femme à la truie, va-t'en habiter chez cet homme, Il te traitera en ami et je n'ai plus rien à te donner. »

(1) Jeannette.

[87] Alors la truie rejeta ses deux oreilles en arrière, courut à Colm, et frotta son groin contre lui pour faire voir qu'elle l'accompagnerait volontiers.

Il partit donc, poussant la truie, et, lorsqu'il fut arrivé à la maison, il lui donna à manger en quantité.

Le lendemain, il lui fit un beau petit abri à pores derrière et contre la maison, et tous les jours elle parlait fouiller et revenait le soir.

Un soir, elle ne sortit pas de son abri comme elle le faisait d'ordinaire. Lorsque Colm alla la voir, il constata qu'elle avait près d'elle une portée de porcelets. Ils étaient vingt et un.

— « Ma parole, ça c'est bien ! voilà une truie qui rapporte, dit Colm. Si je réussis à élever tous les cochons, j'en aurai onze et j'en porterai dix à la vieille. »

Le soir, il donna à la truie beaucoup de farine d'avoine, et, avant d'aller se coucher, il en redonna encore.

Le matin suivant, il en prit encore soin. Puis il se rendit aux Monts pour raconter à la vieille que la truie avait vingt et un porcelets.

Il parcourut les hauteurs de haut en bas, de long en large, mais pas moyen de voir la vieille !

— « Peut-être est-elle morte », se dit-il. Il revint à la maison et était extrêmement heureux de penser que, désormais, il aurait tous les porcelets pour lui seul. [88] Il était très gentil envers la truie, et elle envers les pourceaux.

Au bout de quelques mois, ceux-ci étaient de taille à être vendus. Il les mena au marché et en retira beaucoup d'argent.

Environ un mois plus tard, la truie s'en alla et s'en retourna aux montagnes.

Quand elle revint, Colm remarqua qu'elle mettrait bas de nouveau. Cela l'étonna beaucoup. Le lendemain, lorsqu'il regarda dans l'abri à pores, elle avait des petits. Cette fois, il y en avait trente et un.

— « Sur mon âme, dit Colm, je n'ai jamais vu une telle quantité de porcelets d'une seule portée. Et ils sont aussi gros que s'il n'y en avait qu'une portée peu nombreuse ! »

L'un d'entre eux seulement était petit et chétif, mais c'était le plus gentil de tous. Il était noir et blanc, et bleuté, marqué d'une étoile au front. L'étoile était jaune comme l'or. Lorsqu'il eut sept jours, il ne laissa plus approcher de la truie aucun porcelet jusqu'à ce qu'il fût rassasié.

Colm raconta l'histoire à son voisin. Celui-ci lui dit qu'il n'avait jamais entendu dire qu'une truie eût à la fois autant de petits : « Je suis sûr, ajouta-t-il, que la truie n'est pas capable de les élever ».

[89] — « Elle les élèvera bien, dit Colm, je lui donne tellement de farine d'avoine et de lait de beurre. »

— « C'est la truie la plus extraordinaire que j'aie jamais vue », dit le voisin.

Lorsque les porcs eurent deux mois, Colm les conduisit au marché, sauf le petit cochon bigarré. Il en retira gros. Dans toute la portée, il n'y avait pas d'autre mâle que le petit tacheté. Il s'appelait « Dómhnaillín »⁽¹⁾. Quand les autres porcs eurent été vendus, Dómhnaillín commença à se développer de plus en plus et la truie l'aimait énormément.

Trois mois après sa seconde portée, la truie alla de nouveau dans les montagnes.

Quand elle revint, Colm vit qu'elle allait de nouveau mettre bas.

— « Je voudrais bien savoir ce que tu fais dans les montagnes, dit Colm, et j'aurai l'œil sur toi la prochaine fois que tu iras là-bas ».

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il vit Dómhnaillín assis tout seul au dehors de la loge à porcs, et, lorsqu'il regarda dans l'abri, il vit que tout le sol était complètement couvert de petits cochons. Il y en avait quarante et un.

— « Sur mon âme, dit Colm, une pareille portée a quelque chose de louche. La truie ne sera pas capable d'en élever la moitié. Je vais en noyer dix. »

(1) Dómhnaillín : diminutif de Daniel, cf. Danielou.

Là-dessus, il prit une hotte et y fourra dix [90] des petits cochons; il était en train de les mettre sur son dos quand la truie sauta, d'un bond, par dessus le mur de l'abri, essaya d'attraper la hotte avec son groin et parla ainsi :

— « Où veux-tu aller avec mes enfants ? »

Il s'en fallut de peu que Colm ne tombât à la renverse, tant il fut effrayé et surpris. Il fut incapable de proférer une parole.

— « Ah ! reprit-elle, tu ne l'es pas contenté du profit que tu as retiré de mes porcelets. Tu te proposais d'en tuer une partie, sans penser à moi, mais voulant seulement gagner davantage. »

Dès que Colm retrouva la parole, il répondit :

— « Sur ma parole et sur mon âme, ce n'est pas parce que je méprisais ni toi, ni tes cochons de lait, que je me disposais à les noyer. Mais je craignais que tu ne pusses les élever. C'est l'habitude chez nous, quand une truie a une quantité de porcelets, d'en noyer une partie. »

— « Sache donc que si j'avais cent petits à la fois, je pourrais tous les élever sans te devoir ni une bouchée, ni une gorgée de quoi que ce soit », dit la truie.

— « Maintenant, je sais que tu n'es pas une truie ordinaire, mais jusqu'aujourd'hui, je ne le savais pas encore, dit Colm, et j'espère bien sincèrement que tu accepteras mes excuses pour ce que j'ai fait. »

Alors le jeune cochon Dómhnaillín prit la parole et [91] dit :

— « Tu n'as pas d'excuses; tu es un homme cupide ».

— « Sors, dit la truie, va, mon fils, et pousse trois cris aussi forts que tu le pourras ».

Dómhnaillín sortit : il poussa trois cris si haut que tout le monde put l'entendre dix milles à la ronde.

Avant qu'il ait poussé son troisième cri, ils virent arriver vers eux, au galop, un grand troupeau de porcs qui criaient aussi fort qu'ils pouvaient. Colm pensa qu'il n'y avait pas dans toute l'Irlande un seul cochon qui manquât au rendez-vous.

Ils arrivaient au galop, comme s'ils eussent été des chevaux de course, et, loin en avant d'eux, comme s'il eût été leur chef, allait un gros verrat.

Il se précipita sur Colm et lui passa entre les jambes. Il l'enleva sur son dos et Colm se trouva à califourchon, la tête tournée vers la queue de l'animal. Le verrat revint prendre la tête de la troupe avec tous les autres porcs à ses trousses. Il se dirigea vers les montagnes et les cochons le suivirent. Colm criait, se désolait, appelait à l'aide. Mais il n'y avait aucun secours à attendre. Tout le troupeau arriva au pied de la montagne. La truie prononça une parole que Colm ne comprit pas; la paroi de la montagne s'ouvrit et tous s'y enfoncèrent en courant.

La montagne se referma derrière eux : Colm fut jeté à terre et perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur le sol dans un palais splendide. Une foule d'hommes, et de femmes, parlant et riant entre eux, allait de-ci, de-là. Mais on ne voyait pas un seul porc. Colm se leva, s'assit sur une chaise [92] et les considéra longtemps.

Si longuement et si attentivement qu'il les regardât, il ne reconnut personne. A la fin, une vieille femme vint à lui, s'arrêta et lui dit :

— « Colm O'Ruaire, ne te souviens-tu plus de moi ? »

— « Oui, maintenant, je me souviens, Noble Dame. N'est-ce pas toi qui m'as donné la truie, là-bas sur les montagnes ? »

— « Oui, dit-elle, mais penses-tu au grand tort que tu as voulu lui causer, lorsque tu es parti pour aller noyer ses porcelets ? Maintenant, tu vas payer. Voici que tu n'as plus ni truie, ni cochons de lait, et par-dessus le marché, te voilà bien loin de chez toi. »

— « Que voulez-vous faire de moi ? dit Colm. Il n'est pas possible que vous veuillez m'enfermer ici. Combien de temps voulez-vous me garder ici ? »

— « Dix ans, dit-elle, soit un an pour chaque petit cochon que tu as voulu noyer... et là-dessus, elle s'en alla. »

— « O malheur, Dieu tout-puissant⁽¹⁾, dit Colm, malheureuse créature que je suis ! »

Il était si fatigué qu'il tomba à la renverse sur une sorte de lit qui se trouvait dans un coin de la pièce et il s'enfonça dans le sommeil. Il ne s'éveilla que le matin du surlendemain et ne remarqua rien, d'abord. Tout d'un coup, il vit le verrat debout au-dessus de lui. L'animal posa une patte de devant [93] sur Colm et, en un instant, le changea en verrat.

Colm dut alors sortir avec le grand verrat et toute la bande de porcs et ils le chargèrent de déterrer de la nourriture pour les truies. Il n'était pas seul à travailler ainsi. Tous les verrats devaient s'occuper de la nourriture des truies. Toute la journée, il était au travail. Et, chaque nuit, il redevenait homme et n'avait ni faim ni soif, bien qu'il ne fit qu'un repas par vingt-quatre heures, la nuit, repas qui, encore, ne méritait pas qu'on en parlât.

Et voici qu'un jour, alors qu'il fouillait, comme c'était son habitude, un autre porc vint à lui et commença à lui parler :

— « Colm O'Ruaire, ne me reconnais-tu pas ? »

— « Certainement non, répondit Colm. »

— « Il n'en est pas de même pour moi, dit le porc. Ah ! malheur, j'ai de bonnes raisons pour te connaître. J'ai eu le malheur de t'acheter un cochon de lait. Sans cela je ne serais pas forcé d'être aujourd'hui ici où il n'y a pas un homme ou une femme qui ne t'ait acheté des porcelets et qui, sans toi, ne serait pas ici. »

— « O malheur, dit Colm, mais qu'y faire ? N'ai-je pas été trompé tout comme vous : c'était une truie ensorcelée qu'on m'a donné là. Mais je ne savais pas, pourtant, qu'elle le fût, avant qu'il fût trop tard pour moi. »

A ce moment, ils ne purent continuer leur conversation. [94] car ils virent venir le grand verrat et eurent peur. Mais, chaque jour, quelqu'un d'autre surgissait devant lui. Colm était à nouveau reconnu et on ne lui faisait pas précisément des compliments ! Chacun pensait en lui-même que Colm

(1) Traduction proposée par Douglas Hyde, de préférence à la traduction littérale : « O Roi des miracles ».

O'Ruairc était la cause et l'origine du grand malheur qui les avait tous atteints, et tous lui souhaitaient mille maux. Il essaya de leur exposer la vérité et leur assura que ce n'était absolument pas de sa faute, absolument pas, mais ils ne l'écoutaient pas.

Il lui fallait endurer d'amers tourments de la part de tous ceux qui le reconnaissaient et chaque jour lui apparaissait long comme une année.

A force de fouiller perpétuellement, il avait le nez écorché et enflé et qui saignait souvent. Voilà donc quelle était sa vie : le jour, cochon, il fouillait; la nuit, il était homme, jusqu'à ce que les dix années furent passées.

Un jour, le grand verrat vint à lui et commença ainsi :

— « Demain matin, je te laisserai sortir. Mais si tu racontes à âme qui vive que tu as vécu dix ans dans le Mont aux Cochons, je reviens te chercher et tu resteras toujours ici. »

Lorsque Colm se réveilla le lendemain, il se trouva dehors, sur le versant de la montagne. Il n'avait aucune idée du chemin qu'il devait prendre pour revenir à la maison.

Il alla devant lui, de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'il arrivât à une maisonnette [95] qui se trouvait au bord d'une rivière. Il entra et demanda à la maîtresse du logis si elle pouvait lui indiquer la route du Mont aux Dames.

— « D'où viens-tu? lui dit-elle, où es-tu né? où as-tu été élevé? »

— « Je suis né et ai été élevé près du Mont aux Dames, mais je ne peux pas te dire d'où je viens. »

— « Et moi, je devine d'où tu viens, dit-elle, et je n'ai nulle pitié de toi. Tu n'as qu'à suivre ton nez écorché et si tu t'égares, démolis ton guide. »

— « Suis-je assez malheureux! » dit Colm.

Il s'en alla et marcha jusqu'à ce qu'il arrivât à une autre maison. Un homme se trouvait debout dans l'embrasure de la porte et Colm lui demanda le chemin du Mont aux Dames.

— « Si tu cherches des dames, dit l'homme, il y a ma grand-mère qui est assise dans le coin de la maison. Je vais te la donner. »

— « Je n'ai pas envie de plaisanter, répondit Colm, mais je te serai reconnaissant, si tu me remets sur le bon chemin. »

— « Tu es un drôle de type! dit l'homme. Mais si tu parles sérieusement, je vais te montrer le chemin. »

Alors il le guida et lui donna d'autres indications.

Dès que Colm se trouva sur le bon chemin, il se hâta autant qu'il put.

[96] Il marcha jusqu'au coucher du soleil et, à la fin, il atteignit sa maison quand la nuit tombait déjà. Mais, ô douleur! ce n'était plus une maison. Les chevrons du toit avaient été balayés par le vent, le pignon et une partie du mur de côté étaient écroulés! Colm se rappela fort bien qu'il avait mis en sûreté, dans un trou, derrière l'autel, l'argent que lui avait rapporté la vente des petits cochons. Il s'en était souvenu dès l'instant où il avait abandonné le Mont aux Cochons. Il se mit à rechercher l'endroit de la cachette. Il n'y eut pas une pierre qu'il ne remuât. Il trouva le sac d'argent; c'était très bien, mais il n'y avait dedans ni or, ni argent! Rien que de petits cailloux brillants.

Colm était dans une situation désespérée. Il n'avait ni maison, ni abri, ni or, ni argent, et les voisins ne le recueilleraient certainement pas dans leur maison, car ils savaient tous très bien à quoi s'en tenir sur son compte.

Il passa la journée sur le talus, près de sa maison écroulée.

— « O malheur! malheur! se disait-il, c'est pitié que je ne sois pas mort! »

Il était en train de penser à ce qu'il pourrait bien faire, quand il entendit une voix derrière lui, dire : « Viens par ici, tu trouveras des amis. »

Il suivit la voix, et la voix allait toujours devant lui, et il la suivait toujours jusqu'à ce qu'il arrivât au château des Elfes, au pied du Mont des Dames.

A peine avait-il franchi le talus qu'il entendit un grand tohu-bohu [97] et une troupe de cavaliers galopa vers lui, pénétrant dans l'enceinte. Un homme de grande taille se

O'Ruaire était la cause et l'origine du grand malheur qui les avait tous atteints, et tous lui souhaitaient mille maux. Il essaya de leur exposer la vérité et leur assura que ce n'était absolument pas de sa faute, absolument pas, mais ils ne l'écoutaient pas.

Il lui fallait endurer d'amers tourments de la part de tous ceux qui le reconnaissaient et chaque jour lui apparaissait long comme une année.

A force de fouiller perpétuellement, il avait le nez écorché et enflé et qui saignait souvent. Voilà donc quelle était sa vie : le jour, cochon, il fouillait; la nuit, il était homme, jusqu'à ce que les dix années furent passées.

Un jour, le grand verrat vint à lui et commença ainsi :

— « Demain matin, je te laisserai sortir. Mais si tu racontes à âme qui vive que tu as vécu dix ans dans le Mont aux Cochons, je reviens te chercher et tu resteras toujours ici. »

Lorsque Colm se réveilla le lendemain, il se trouva dehors, sur le versant de la montagne. Il n'avait aucune idée du chemin qu'il devait prendre pour revenir à la maison.

Il alla devant lui, de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'il arrivât à une maisonnette [95] qui se trouvait au bord d'une rivière. Il entra et demanda à la maîtresse du logis si elle pouvait lui indiquer la route du Mont aux Dames.

— « D'où viens-tu? lui dit-elle, où es-tu né? où as-tu été élevé? »

— « Je suis né et ai été élevé près du Mont aux Dames, mais je ne peux pas te dire d'où je viens. »

— « Et moi, je devine d'où tu viens, dit-elle, et je n'ai nulle pitié de toi. Tu n'as qu'à suivre ton nez écorché et si tu t'égares, démolis ton guide. »

— « Suis-je assez malheureux! » dit Colm.

Il s'en alla et marcha jusqu'à ce qu'il arrivât à une autre maison. Un homme se trouvait debout dans l'embrasure de la porte et Colm lui demanda le chemin du Mont aux Dames.

— « Si tu cherches des dames, dit l'homme, il y a ma grand'mère qui est assise dans le coin de la maison. Je vais te la donner. »

— « Je n'ai pas envie de plaisanter, répondit Colm, mais je te serai reconnaissant, si tu me remeis sur le bon chemin. »

— « Tu es un drôle de type! dit l'homme. Mais si tu parles sérieusement, je vais te montrer le chemin. »

Alors il le guida et lui donna d'autres indications.

Dès que Colm se trouva sur le bon chemin, il se hâta autant qu'il put.

[96] Il marcha jusqu'au coucher du soleil et, à la fin, il atteignit sa maison quand la nuit tombait déjà. Mais, ô douleur! ce n'était plus une maison. Les chevrons du toit avaient été balayés par le vent, le pignon et une partie du mur de côté étaient écroulés! Colm se rappela fort bien qu'il avait mis en sûreté, dans un trou, derrière l'autel, l'argent que lui avait rapporté la vente des petits cochons. Il s'en était souvenu dès l'instant où il avait abandonné le Mont aux Cochons. Il se mit à rechercher l'endroit de la cachette. Il n'y eut pas une pierre qu'il ne remuât. Il trouva le sac d'argent; c'était très bien, mais il n'y avait dedans ni or, ni argent! Rien que de petits cailloux brillants.

Colm était dans une situation désespérée. Il n'avait ni maison, ni abri, ni or, ni argent, et les voisins ne le recueilleraient certainement pas dans leur maison, car ils savaient tous très bien à quoi s'en tenir sur son compte.

Il passa la journée sur le talus, près de sa maison écroulée.

— « O malheur! malheur! se disait-il, c'est pitié que je ne sois pas mort! »

Il était en train de penser à ce qu'il pourrait bien faire, quand il entendit une voix derrière lui, dire : « Viens par ici, tu trouveras des amis. »

Il suivit la voix, et la voix allait toujours devant lui, et il la suivait toujours jusqu'à ce qu'il arrivât au château des Elfes, au pied du Mont des Dames.

A peine avait-il franchi le talus qu'il entendit un grand tohu-bohu [97] et une troupe de cavaliers galopa vers lui, pénétrant dans l'enceinte. Un homme de grande taille se

trouvait avec eux et semblait être leur chef. Ils se rassemblèrent autour de lui, et le grand cavalier leur dit : « Voici Colm O'Ruaire, qui a passé dix ans dans le Mont aux Cochons. Il n'a ni maison, ni or, ni argent, ni un seul ami qui lui donne abri pour la nuit. Je crois qu'il convient que nous lui aidions. »

— « Certainement, nous lui aiderons, » dirent les autres.

Alors le chef marcha vers lui et dit :

— « Je te donne une bourse d'or qui, de toute ta vie, ne se videra jamais. Mais tu dois nous faire la promesse de ne dire à âme qui vive que tu as été ici et as vu, dans cette enceinte, la troupe des Elfes.

» Une chose encore : Ne crains plus rien à propos des pores enchantés. Ils n'auront plus désormais aucun pouvoir sur toi. Je sais que le grand verrat t'a fait des menaces avant que tu quittes la montagne. Mais, maintenant, il ne peut plus rien contre toi. Et voici le conseil que je te donne : Va-t-en d'ici, n'importe où, où l'on ne te connaît pas. Installe-toi là-bas et passes-y gaiement ta vie. Quand tu arriveras à la fin de ta vie terrestre, je viendrai te chercher pour t'unir aux Elfes dans mon palais enchanté. Adieu. »

[98] Colm fit la promesse que lui demandait l'Elfe, lui dit adieu, et s'en fut.

Il s'installa à vingt milles de son lieu natal. Il s'acheta un beau terrain et s'y bâtit une jolie maison. Comme il avait beaucoup d'argent, il ne manqua pas d'amis. Il passa sa vie de façon agréable. Chacun lui offrait plaisirs et affection, car il était hospitalier, libéral et aimable pour les pauvres.

Il avait atteint quatre-vingt-dix ans quand il mourut. La veille de sa mort, il raconta toute son histoire à un homme capable de l'écrire. Celui-ci l'écrivit avec soin telle qu'elle était sortie de sa bouche. Je vous l'ai racontée aujourd'hui, telle que je l'ai entendue de la bouche de mon grand-père

... Maintenant, nobles dames et honorable assistance, j'ai terminé mes histoires, et je vous dis, à tous, adieu. Je sais que mon père et ma mère doivent être dans l'inquiétude depuis que je les ai quittés et je veux retourner vers eux demain matin. Toutes les histoires que je vous ai racontées sont vraies, mais je regrette vivement de ne pouvoir vous donner de témoignage de leur vérité.

... Un homme noir, de haute taille, qui se trouvait assis au milieu de l'assemblée, se leva :

— « Tu ne resteras pas longtemps sans témoignage, dit-il. Je suis « Cure-moi-la-dent » [99] et chaque mot que tu as raconté sur moi, dans l'histoire de la première nuit, est vrai. »

Un second se leva à son tour; c'était un vieillard :

— « Vraiment, c'est moi qui suis Goban, dit-il, et c'est moi qui ai bâti Baile-an-Clair. Il ne s'est pas écroulé et ne s'écroulera jamais et le houx desséché par le temps est le Roi des arbres. Et chaque parole qu'il a prononcée est vraie. »

Là-dessus, deux autres hommes se levèrent. Le plus âgé prit la parole :

— « Je suis le roi manchot qui épousa la fille du porcher, et voici mon fils qui a été tué par le « Chevalier au Glaive », et chaque mot prononcé à mon sujet est vrai. »

Un autre se leva et dit :

— « Je suis Páidín a Bláca : je suis l'innocent qui se laissa envoyer chez la « Vieille aux Chats. » Chaque mot de l'histoire est vrai. »

Deux autres se levèrent. Le plus jeune dit :

— « Je suis le jeune comte de la Vallée, et voici le géant noir, que j'ai tué dans le val des Victoires, et chaque mot de l'histoire est vrai. »

Un autre homme se leva et dit :

— « Je suis le fils du Roi de l'Irlande du Nord. C'est moi [100] qui suis allé sous la mer, avec l'ondine. Et l'histoire est vraie. »

Alors un neuvième homme se leva et dit :

— « Je suis Colm O'Ruaire, l'homme dont vous avez entendu cette nuit les aventures et les courses dans le Mont aux Cochons, et chaque mot de l'histoire est vrai. »

Là-dessus, il se fit pendant quelque temps un silence général. Il y avait encore là trois autres hommes qui ne s'étaient pas levés et n'avaient pas encore parlé. Ils étaient grands, de fière mine, leur vue inspirait l'étonnement. Chaque nuit, ils avaient intrigué Diarmuid, car il lui semblait qu'ils n'étaient pas comme les autres. Il aurait été trop content de savoir qui ils étaient. A la fin, le plus âgé des trois se leva et dit :

— « Voici Oscar et Ossian. Ils disent qu'il y a longtemps qu'ils n'ont pas entendu meilleur conteur de légendes que celui qui vient de nous raconter les sept histoires. Jamais Fionn Mac Cumhaill ne laisse un poète ou un conteur le quitter sans récompense. Cet homme mérite d'être remercié pour les sept belles histoires qu'il nous a racontées. Cette bourse, pleine d'or, est pour lui. Elle le rendra riche pour toute sa vie. Et maintenant, conteur, continua-t-il, en regardant Diarmuid, [101] quand prendra fin ta vie terrestre, tu seras le bienvenu dans mon château enchanté, à Almhan, en Leinster. Je suis Fionn Mac Cumhaill. »

Diarmuid prit la bourse avec gratitude en formulant des remerciements et se préparait à partir quand la noble dame commença à parler :

— « Il y a plus de soixante-dix ans que je suis dans cette maison, dit-elle, avec l'espoir d'obtenir des nouvelles de mon amant le Chevalier au Glaive. Mais aucun bruit ne pénétra jusqu'à moi, aucune nouvelle, jusqu'à ce que j'en aie reçu de ce conteur. Maintenant, je suis sûre d'avoir un renseignement exact sur l'endroit où il se trouve et sur le moyen de le racheter. Demain, je quitterai cette maison et, ô Fionn Mac Cumhaill, le Chevalier au Glaive et moi, nous serons unis demain soir dans ton château enchanté en dessous de Almhan. »

Diarmuid n'en entendit pas davantage. Un lourd sommeil s'empara de lui. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. La maison était déserte, la noble dame et le portier, les beaux meubles qui garnissaient la maison, tout avait disparu et Diarmuid n'en revit jamais rien, jamais, de toute sa vie.

Mais il avait dans la main une grosse bourse d'or, et il revint chez lui, riche.

Son père et sa mère lui souhaitèrent de tout cœur la bienvenue. Ils lui demandèrent où il avait été. Mais Diarmuid était malin, il ne leur raconta rien.

[102] Quelques temps après, son père et sa mère moururent, et Diarmuid épousa la fille d'un fermier et se bâtit une belle maison. Il fut très riche pendant le reste de sa vie et laissa une postérité de fils et de filles.

Maintenant, il repose près de Fionn, dans le château des Elfes, mais une partie de ses descendants vit encore au pays de Galloway.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
Conte de la 1 ^{re} nuit : « Cure-moi-la-dent ».....	5
Conte de la 2 ^e nuit : Goban	10
Conte de la 3 ^e nuit : Le Chevalier au Glaive.....	18
Conte de la 4 ^e nuit : La Vieille aux chats.....	28
Conte de la 5 ^e nuit : Le Comte de la Vallée.....	35
Conte de la 6 ^e nuit : L'Ondine de la Mer Rouge..	43
Conte de la 7 ^e nuit : Colm O'Ruairc	51



Impr. OBERTHUR, Rennes-Paris (1485-8-37)

